

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/  
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/  
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/  
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

# BIBLIOTHEQUE

A

## CINQ CENTS



Publié par Poirier, Bossette & Cie, 1540 rue Notre-Dame

Vol. IV

{ PAR AN }  
\$2.50

MONTREAL, 22 MARS 1888

{ UN NUMERO }  
5 CENTS

No. 24

## LES ECUMEURS DE RIVIERES

PREMIERE PARTIE  
LES DEBUTS DU BOSSU



Adolphe s'adressant aux Ecumeurs de rivières.

# LES ECUMEURS DE RIVIERES

Par PAUL SAUNIÈRE

## Première partie : LES DEBUTS DU BOSSU

### I

#### LES DEUX VOISINS

Je défie les touristes, je défie même beaucoup des habitants de Paris, qui ont une fois suivi le boulevard de Sébastopol, de soupçonner qu'il y a tout près de là une rue qui se nomme rue de Venise, et de soupçonner surtout ce qu'est la rue de Venise.

Elle commence pourtant rue Beaubourg et aboutit au boulevard lui-même. Il est vrai que c'est une ruelle bien plutôt qu'une rue, et qu'on l'a traversée avant même de songer à s'inquiéter du nom qu'elle porte.

Petite, étroite, courte, sans horizon, presque sans ciel, c'est une des rues du vieux Paris les plus horribles que l'on puisse imaginer, en dépit des tentatives d'alignement qui en ont déjà élargi l'entrée.

Néanmoins, la rue de Venise est habitée, et fort probablement par de très honnêtes gens, car tout le monde ne peut pas demeurer sur le boulevard de Sébastopol.

A l'époque où se passe cette histoire, c'est-à-dire au commencement de l'année 1870, deux des personnages qui vont jouer un rôle dans ce récit dramatique occupaient dans la même maison deux petits appartements situés l'un au-dessus de l'autre, et composés chacun d'une chambre à coucher et d'un cabinet.

En s'aventurant à tâton dans une allée sombre, étroite et humide, on arrivait à un escalier non moins sombre, non moins étroit, non moins humide, au fond duquel des ouvertures qui avaient la prétention d'être des fenêtres, laissaient parcimonieusement pénétrer un jour blafard et douteux.

Au risque de se rompre vingt fois le cou, on finissait par atteindre le faite de l'escalier, et après avoir péniblement grimpé quatre étages, on mettait enfin le pied sur un palier.

Sur ce palier, les yeux habitués à l'obscurité découvraient à la longue une porte. La clef est dans la serrure ; il nous suffira donc de la tourner. C'est là. Entrons.

La chambre dans laquelle on pénètre est assez grande. Elle est éclairée par une fenêtre à guillotine, garnie d'innombrables petits carreaux, devant lesquels pend un rideau de mousseline usé, mais patiemment repris. Cela témoigne d'une certaine pauvreté et aussi d'une laborieuse industrie.

Dans cette pièce, en effet, tout est pauvre, mais tout est propre.

La commode en bois de noyer vulgaire est luisante, et les cuivres brillent d'un aussi vif éclat que s'ils sortaient de la boutique du marchand. La table de bois blanc se cache sous une toile cirée, imitant assez vaguement l'acajou, mais soigneusement bordée. Les deux chaises de paille laissent clairement deviner aussi que la main qui les frotte ou les bat habituellement n'est point paresseuse.

Aujourd'hui, il y a bien un peu de poussière sur les meubles, sur la pendule noire et sur les flambeaux de cuivre qui ornent la cheminée, mais on en trouve immédiatement l'explication, pour peu qu'on jette sur le lit le même regard investigateur.

Ce lit est également en noyer, assez confortablement garni d'une pailasse, d'un matelas un peu mince et d'un traversin. Les draps, fort blancs, sont en grosse toile et rapiécés en plus de vingt endroits.—Toujours la même lutte entre la misère et la propreté.

Sur ce lit une femme git, immobile, et les yeux fermés.

Au premier abord, on lui donnerait cinquante ans environ ; mais en l'examinant avec attention, on s'aperçoit que les privations et la maladie ont flétri le teint, creusé les traits et sillonné de rides précoces ce visage décoloré. Bien plus, en

détaillant les lignes anguleuses de cette figure ravagée, on reconnaîtrait que cette femme a dû être jolie, sinon belle.

Cette vicillesse anticipée est évidemment le résultat d'un travail ingrat, de la misère, des privations, et probablement aussi de profonds chagrins. C'est de tout cela que cette femme est malade, qu'elle souffre et qu'elle meurt.

Au chevet du lit, à côté d'une table de nuit en noyer, sur laquelle fumait un bol de tisane, dans un vieux fauteuil recouvert d'antique velours d'Utrecht jaune à ramages, est enfoncé un être difforme, bossu, maigre, dont la tête disproportionnée, mais jeune, intelligente, fine, résolue, semble reposer presque directement sur deux jambes torsées et grêles. Silencieux et réfléchi, il lit, ou plutôt il fait semblant de lire le journal qu'il tient à la main ; mais ses regards, obstinément fixés dans le vide, attestent une profonde préoccupation.

De temps en temps, il jette sur le lit un coup d'œil anxieux, pousse un soupir douloureux, et reprend sa lecture, ou du moins le cours de ses réflexions amères.

A droite, une porte entre-bâillée permet d'entrevoir un obscur petit cabinet, meublé d'un lit de sangle, de son matelas, et d'une chaise,—la chambre de ce pauvre garçon, sans doute.

En ce moment, la malade ouvre les yeux, se tourne péniblement vers lui, et l'appelle d'une voix éteinte :

—Adolphe !

Avec une vivacité qu'on n'aurait pas soupçonnée, il bondit joyeusement auprès d'elle.

—Voilà, mère !

—J'ai soif, mon garçon.

Avec une sollicitude touchante, Adolphe souleva la moutarde, et approcha de ses lèvres le bol de tisane, dont il lui fit boire la moitié doucement et par petites gorgées.

—Merci, murmura sa mère, dont la tête se renversa lourdement sur le bras de son fils.

Il l'appuya sur le traversin avec des précautions infinies, dégagera son bras et revint prendre place sur le fauteuil, sans quitter des yeux la pauvre femme.

Epuisée par l'effort qu'elle venait de faire, elle avait de nouveau fermé ses paupières alourdies et repris son immobilité.

Tout à coup des pas précipités se firent entendre dans l'escalier.

A peine Adolphe s'était-il levé pour s'informer des motifs de ce bruit inaccoutumé, que la porte extérieure s'ouvrit bruyamment et que deux hommes de mine suspecte firent irruption dans la chambre.

—Eh ! Dodolphe ! cria le plus jeune. Enfin te v'la donc !

Adolphe fronça terriblement les sourcils.

—Ginglard ! Bouteleux ! Vous ici ! Silence, ajouta-t-il en étouffant sa colère.

—Qué qu'y a donc ? demanda Ginglard avec mystère.

Pour toute réponse, le jeune bossu montra d'un geste désespéré le lit sur lequel agonisait sa mère.

—C'est donc pour ça que t'es pas venu au rendez-vous d'à ce matin ? dit Bouteleux.

Adolphe fit de la tête un signe douloureusement affirmatif.

—Et ce soir... est-ce qu'on te verra ?

—Non.

—T'as tort, mon vieux, il paraît qu'il y a un coup superbe à faire du côté d'Bezons.

—Veux-tu te taire, animal ? s'écria Adolphe en lui posant la main sur la bouche.

En même temps il se tourna avec inquiétude vers la mourante, comme pour s'assurer qu'elle n'avait rien entendu.

Rassuré par son immobilité, il désigna d'un geste impérieux la porte aux deux visiteurs.

—Ainsi, on n'te verra pas ? demanda encore Ginglard.

Au lieu de répondre, Adolphe les poussa violemment.

—Vous en irez-vous ! rugit-il d'une voix étranglée.

—C'est bon, mon petit Apollon... on s'en va, ricana Bouteleux, en haussant les épaules ; mais t'as tort. Vrai, t'as tort ! Après tout, not'part n'en s'ra qu'plus ronde. Tant pis pour toi !

Et il entraîna Ginglord, qui jetait sur la patiente un regard de commisération.

En les voyant partir, le jeune homme poussa un soupir de soulagement. Au même instant, la malade l'appela d'un ton dolent.

Adolphe devint livide et se prit à trembler.

—Mon Dieu ! gémit-il. Elle a tout entendu !

Et il tomba à deux genoux devant la mourante.

La pauvre femme jeta sur son enfant un regard alangui.

—Il y avait quelqu'un ici tout à l'heure, dit-elle. Est-ce que le médecin est venu ?

—Oui, répondit Adolphe avec empressement. Il sort d'ici.

—Eh bien, s'est-il enfin prononcé ?

—Oui, oui, affirma vivement le petit bossu, dont le cœur battait à lui rompre la poitrine, il m'a assuré que tu allais mieux.

Elle secoua la tête avec incrédulité.

—Tu ne me crois pas ? demanda son fils.

—Hélas ! non, mon cher enfant.

Et comme celui-ci se redressait d'un air effrayé.

—Oh ! reprit-elle, je sais bien que si cela dépendait de toi je serais bientôt sur pied, mais tu n'y peux rien, mon garçon... malheureusement.

—Te voilà encore dans tes idées noires, fit Adolphe avec un accent de tendre reproche.

—Tu te trompes, mon enfant, je ne peux pas avoir de ces idées-là quand tu es à côté de moi. Ce serait méconnaître la tendre sollicitude avec laquelle tu me disputes à la mort depuis quatre longues années.

—N'est-ce pas tout naturel ? répliqua le jeune bossu.

—Je sais bien que c'est naturel, mais combien d'autres, à ta place, sacrifieraient leur devoir à leur intérêt ou à leur plaisir. Voilà près d'un mois que tu ne travailles pas, mon cher enfant ! Et de n'est pas pendant tes rares et courtes absences que tu as pu gagner de quoi payer les visites du médecin, les notes exorbitantes du pharmacien.

—C'est vrai, mère, mais je te l'ai dit, M. Durand est venu à notre secours.

—Ah ! c'est un digne homme que ton patron ! Chaque fois que nous avons été dans le besoin, il nous a généreusement secourus. Aussi, je serais allée souvent le remercier, si tu ne m'en avais pas toujours empêchée.

Adolphe devint écarlate.

—C'est que je le connais... balbutia-t-il avec embarras. Ça l'aurait gêné, ce brave homme ! Il m'avait menacé de me renvoyer, si je te disais même que cet argent nous venait de lui.

—C'est égal, mon garçon, je n'aurais pas dû t'écouter, et si tu m'avais seulement donné son adresse...

—Aussi je ne te l'ai pas donnée.

—Tu n'as pas mieux fait pour cela. Je me reproche presque d'avoir accepté si froidement les bienfaits de ce généreux inconnu. Et quand je pense qu'il y a près de quatre ans que cela dure !... quatre ans que je suis toujours malade, que je suis incapable de gagner ma vie... quatre ans que je suis à ta charge !...

—Eh bien ! chacun son tour, c'est trop juste, riposta Adolphe. Qu'as-tu donc fait toi, jusqu'à ce que j'aie atteint mes dix-huit ans ? Ne m'as-tu pas élevé, nourri, choyé ? N'as-tu pas payé mon apprentissage de relieur ?

—Hélas ! cher enfant. Que n'ai-je pu faire davantage ?

—Qu'aurais-tu donc voulu faire de plus ? Tu as passé pour suffire à ce labeur les jours et les nuits ! tu as usé tes forces, ta santé, de sorte que si tu es cloué aujourd'hui sur ce lit de douleurs, c'est à cause de moi. Et tu crois que je puis oublier cela ?

—Oui, tu es bon, je le sais bien, fit la malade d'une voix attristée. L'amour que tu as pour moi est mon unique consolation, mais il y a une chose qui pèsera éternellement sur ma conscience, sur mon repos...

—Laquelle ? demanda vivement Adolphe.

—C'est de t'avoir laissé grandir tel que tu es, c'est de te laisser seul en ce monde, contrefait, bossu, objet de la risée, sinon du mépris public, quand, avec un peu d'argent, il aurait été si facile...

—Mais puisque tu n'en avais pas, pauvre mère !

—C'est précisément ce que je regrette, mon cher ami. Les médecins m'avaient déclaré dans ton enfance qu'en suivant la méthode orthopédique je parviendrais à corriger la difformité dont tu étais déjà menacé, et qui de jour en jour s'est accentuée davantage. Ah ! Dieu m'est témoin que pour arriver à ce résultat j'aurais fait tous les sacrifices, mais je n'ai jamais pu réunir le quart de la somme nécessaire ! J'ai usé mes yeux à pleurer au moins autant qu'à travailler, quand j'ai compris que cette tâche était au dessus de mes forces.

—Bah ! voilà bien de quoi te désoler, fit en riant Adolphe. Les bossus ne sont-ils pas tous gens d'esprit ? C'est une grâce d'état, cela, mère, tu le sais bien.

—Raille tant que tu voudras, répondit soucieusement la malade, mais on ne vit pas d'esprit, ici-bas, quand on est sans fortune et presque sans éducation. Pour lutter, dans de telles conditions, il faut être robuste avant tout. Or, tu as de l'esprit, soit ; tu es adroit, tu es agile, je le veux bien, mais tu es faible, mon enfant.

—Tiens ! on ne peut pas tout avoir, riposta gaiement Adolphe. Avec la moitié des qualités que tu me reconnais, on peut déjà se tirer d'affaire.

—C'est dans cet espoir que je t'ai fait apprendre un métier facile, ou du moins qui ne soit pas au dessus de tes forces. Dans quel embarras j'étais ! Que de gens j'ai consultés avant de me décider à faire de toi un relieur ! Il n'y avait qu'un état, qui me séduisit plus, c'était celui d'horloger. Malheureusement l'apprentissage coûtait trop cher ; l'argent m'a manqué. L'argent ! toujours l'argent !

—Oh ! ma foi ! relieur ou horloger... fit négligemment le petit bossu.

—Pourvu que l'on gagne honorablement sa vie, tu as raison, dit la malade. Aussi, tu ne te figures pas les tourments que tu m'as causés pendant ton apprentissage ! Ton patron me disait que tu étais paresseux, flâneur, que tu perdis tout ton temps, que tu ne ferais jamais rien de bon. J'étais réellement inquiète de ton avenir !

Adolphe se détourna avec embarras.

—Oh ! ce n'est pas un reproche, reprit-elle. Tu as joliment mis d'eau dans ton vin depuis cette époque ! Pourtant, ton second patron m'en disait tout autant sur ton compte. Ce n'est que du jour où tu es entré chez M. Durand que tu es devenu sage, raisonnable, travailleur...

Le jeune bossu baissa les yeux et toussa bruyamment.

—C'est que tu avais senti enfin que le travail est la base de toute honnêteté, n'est-ce pas ? poursuivit sa mère. C'est que tu m'aimais, c'est que tu me voyais hors d'état de suffire même à mes besoins. Oh ! combien j'ai remercié Dieu quand j'ai vu se produire en toi un changement si radical ! Il est vrai qu'il me devait bien cela, après tout ce que j'avais souffert...

Pendant la fin de cette conversation, Adolphe avait entièrement perdu contenance. Son visage s'était rembruni, ses regards lançaient des éclairs de colère.

—Qu'as-tu ? interrogea la pauvre femme. Je t'ai dit que je ne te reprocherais rien. Quel grief pourrais-je avoir contre toi, en effet ? Ai-je jamais manqué de rien ? N'as-tu pas pourvu à tous mes besoins ? N'as-tu pas satisfait jusqu'aux caprices insensés, relativement orageux parfois, que m'inspirait la maladie ? Et tout cela par le fruit de ton travail le plus souvent... car enfin M. Durand ne nous est venu en aide que dans des circonstances critiques, comme celles où nous sommes en ce moment et tu t'es acquitté chaque fois envers lui ; tu me l'as affirmé du moins.

—C'est la vérité, mère, fit Adolphe d'une voix sourde ; mais chaque fois que j'entends récapituler ainsi les douloureuses épreuves par lesquelles tu as passé, c'est plus fort que

moi, je ne puis m'empêcher de songer à celui qui t'a voué à cette honte, à cette misère...

—Encore ! soupira la malade.

—Où toujours, reprit Adolphe avec force. Je ne puis pas oublier, moi, que si tu t'es débattue si longtemps dans ces souffrances, c'est par la faute d'un misérable...

—Mais c'est ton père, malheureux ! s'écria la pauvre femme avec effroi.

—Mon père, cet homme ! Est-ce que je porte son nom ? Est-ce que je connais même ce nom, derrière lequel il abrite tant d'indifférence et de lâcheté ? Tu n'as jamais voulu le prononcer devant moi.

—C'est que la violence de tes paroles m'a épouvantée chaque fois qu'il a été question de lui.

—Oh ! rassure-toi. Ce n'est pas pour moi que je lui en veux, c'est pour toi. Qu'il n'ait pas daigné me donner son nom, peu importe ! On peut bien se passer de ça. Mais qu'il t'ait abandonnée, toi, femme et mère exemplaire, voilà ce que je ne lui pardonne pas. Tout ce que je t'ai vu souffrir, pleurer de larmes, passer de nuits à l'ouvrage, se retourner dans ma pensée contre cet homme qui t'a condamnée à cette éternelle torture, et qui, après t'avoir volé ton bonheur, t'a volé ton repos, ta santé, ta vie peut-être...

—Écoute, mon enfant, tu m'effrayes, dit la malade. Veux-tu me jurer de pardonner à cet homme, de l'oublier, je te dirai alors son nom...

—Jamais, protesta énergiquement Adolphe.

—Tu refuses ?

—Si je te promettais, ce serait me parjurer.

—Alors, qu'il soit fait selon ta volonté. Ni vivante, ni morte, je ne veux que tu connaisses le nom de cet homme. Je l'ai aimé, je lui ai pardonné, ce n'est pas au moment de paraître devant Dieu que je te livrerai mon secret. Tu te fies, pour le découvrir, à ces lettres sur lesquelles tu m'as surprise parfois à verser des larmes amères. Ces lettres, je veux les anéantir à l'instant. Elles sont là, dans le tiroir de cette commode dont voici la clef. Prends-les, je l'exige.

Adolphe obéit docilement, ouvrit le meuble, en tira un paquet de sept ou huit lettres, qu'il serra d'une main convulsive, tandis que son regard brillait d'un éclair de haine.

—Brûle-les devant moi, reprit la mourante avec force.

Et, comme son fils hésitait :

—Je te l'ordonne, ajouta-t-elle.

Il fit quelques pas vers l'âtre, pendant que sa mère se penchait hors du lit pour épier ses moindres mouvements. Il plaça les papiers dans la cendre, prit une allumette et l'en approcha avec une obéissance qui surprit la moribonde.

Aussitôt la flamme s'éleva, le papier se tordit sous cette étreinte brûlante... puis il ne resta plus rien qu'un petit tas de cendres noires, au milieu desquelles coururent encore de fugitives étincelles...

La pauvre femme poussa un grand soupir de joie, et se renversa tout à coup en arrière.

—Il ne le saura pas ! murmura-t-elle avec joie.

Sa tête retomba sur l'oreiller comme une masse.

Elle était morte !

Adolphe était resté accroupi devant la cheminée, comme pour contempler de plus près l'auto-da-fé dont sa mère le condamnait à se faire l'exécuteur.

Quand il la vit retomber si lourdement, quand il vit se fermer ces paupières bistrées, pendre le long du lit ce bras inerte, il se redressa de toute la hauteur de sa petite taille et bondit au chevet de la morte.

Il lui prit la main, l'appela d'une voix étranglée, et, s'apercevant qu'elle ne lui répondait pas, que pas un muscle ne tressaillait en elle, il se jeta sur son corps, en sanglotant, couvrit de baisers sa main tiède encore, ses yeux éteints, son front pâle, sa bouche décolorée.

—Mère ! mère ! cria-t-il entre chaque baiser.

Hélas ! que ne pouvait-elle entendre ces appels désespérés ! Malgré tout, il espérait que sa voix, ses larmes, ses embrasse-

ments auraient le don de la ranimer, car il ne renonça à ses tentatives de résurrection qu'en sentant ce cadavre insensible se refroidir : sous ses lèvres brûlantes, ces doigts décharnés se glacer et se raidir entre les siens.

Alors il joignit pieusement sur la poitrine de la pauvre femme ces mains rigides. Puis il se laissa glisser sur les deux genoux.

—Fini, murmura-t-il avec accablement. C'est fini !

Un cri rauque déchira sa poitrine et des larmes abondantes jaillirent de ses yeux. Abîmé dans sa douleur, il n'entendit pas qu'on frappait à la porte de la chambre, et ne répondit pas aux coups multipliés qui retentirent à des intervalles inégaux.

En dépit de ce silence, la porte s'ouvrit lentement, presque sans bruit, et un jeune homme de vingt-six ans au plus parut sur le seuil.

Il était grand et élancé, vêtu d'habits qui tenaient le milieu entre la classe ouvrière et la classe bourgeoise.

Le visage de ce jeune homme était beau ; son attitude pleine de grâce et de noblesse.

Avant d'entrer dans la chambre, il jeta sur le lit de la malade un regard attristé. Il aperçut ces mains jointes, et, prosterné devant le cadavre, le corps affaissé du malheureux bossu, dont les cris et les sanglots avaient déjà frappé son oreille.

Il s'approcha lentement, se laissa tomber également à genoux devant la morte, et prit silencieusement la main d'Adolphe, qu'il serra dans la sienne avec une commisération sincère.

Cette étreinte amicale rappela à lui le malheureux orphelin. Il jeta un coup d'œil rapide sur celui qui venait l'arracher à sa douleur.

—Monsieur Raphaël ! s'écria-t-il avec une respectueuse déférence.

Il se leva et força le nouveau venu de se relever à son tour.

—Hélas ! monsieur, gémit-il. Vous le voyez, la sainte femme vient de rendre son âme à Dieu !

—Je m'y attendais, mon ami, répondit Raphaël. Depuis trois jours la chère dame avait été condamnée.

—Vous avez raison, monsieur ; mais j'espérais que le ciel aurait pitié de moi...

—Le ciel réserve à chacun d'étranges épreuves, fit soucieusement Raphaël. J'en sais quelque chose, mon pauvre garçon, moi qui ai vu mourir mon père à la peine... et dans quelles circonstances encore ! Mais que voulez-vous ?... à ces malheurs irréparables on ne saurait opposer autre chose qu'une amère résignation...

Il poussa un soupir douloureux, et demeura quelques instants absorbé dans une sombre rêverie. Mais il secoua énergiquement la tête comme pour s'arracher à cette préoccupation involontaire.

—Voyons, fit-il résolument : souffrir est bon, pleurer est juste ; mais il y a des formalités à remplir. Vous n'avez pas fait la déclaration de décès à la mairie ?

—Pas encore.

—Avez-vous un parent qui s'acquittera de cette pénible mission ?

—Je n'ai pas de parent, répondit tristement le bossu.

—Ni d'ami intime ?

—Des amis intimes, moi ? fit Adolphe avec un sourire amer. Mais regardez-moi donc : est-ce qu'on est l'ami d'une caricature comme moi ?

—La preuve qu'on peut l'être, reprit doucement Raphaël, c'est que je ne suis venu ici que pour me mettre à votre disposition.

—Oh ! pardonnez-moi, monsieur, dit Adolphe avec vivacité, j'oubliais toutes les bontés dont vous m'avez comblé.

—En outre, il faudra que vous me donniez l'adresse de M. Durand, votre patron...

—Pourquoi faire ? demanda le bossu, qui devint pâle.

—Pour le prévenir, lui et ses ouvriers, afin qu'ils assistent à l'enterrement...

—Oh ! c'est inutile, s'écria vivement Adolphe.

Raphaël le regarda avec surprise.

Le bossu devina ce qui se passait dans l'esprit du jeune homme.

—Ah ! vous croyez que tout le monde est comme vous, fit-il. Vous vous imaginez que la douleur d'un bossu est chose à laquelle on compâtisse ! Un bossu qui pleure ! Allons donc, cela ne se serait jamais vu ! Cela prêterait à rire plus encore que les saillies de son épine dorsale ou de son esprit. Je ne veux pas donner ce spectacle au cadavre de ma pauvre mère. J'accompagnerai seul la voiture qui me la prendra pour jamais.

—Comme il vous plaira, dit Raphaël ; mais vous me permettez bien, je l'espère...

—Oh ! à vous, monsieur, tout est permis. Vous êtes le seul de tous ceux que j'ai connus qui ait bien voulu voir en moi un homme ou quelque chose d'approchant.

—A la bonne heure ! mais pour parler à ces frais, demanda timidement Raphaël, avez-vous quelques économies ?

—Rien, monsieur, je n'ai rien ! La maladie de ma pauvre mère a tout dévoré : mon temps et mon argent ; mais j'y pourvoirai d'ici à demain ; je vendrai...

—Ne vendez rien, ne vous pressez pas, je vous avancerai ce qu'il faudra...

—Ah ! monsieur, que de reconnaissance !...

—Bah ! une heure de mon temps, une douzaine d'écus, et tout sera dit. Au revoir ! fit Raphaël d'un ton léger.

Et il s'éloigna précipitamment, afin de se soustraire aux remerciements de son voisin.

Adolphe le conduisit jusqu'à la porte et le regarda disparaître avec attendrissement.

—Ah ! soupira-t-il, si j'avais rencontré partout cette charitable pitié !...

Il revint lentement au chevet de la morte, et tira son mouchoir pour essuyer les larmes qui s'échappaient de ses yeux.

Un paquet de papier soigneusement attaché vint rouler à ses pieds.

—Ah ! les lettres de cet homme ! murmura-t-il. Je les avais oubliées.

Soudain son œil devint sec et s'alluma d'un éclair de haine.

D'une main agitée, il fit glisser la faveur qui retenait ces quelques lettres, et jeta sur chacune d'elles un regard rapide. Elles étaient toutes écrites de la même main et signées du même nom.

—Morinval ! s'écria-t-il avec une joie farouche. Enfin je connais ce nom, que ma pauvre mère me cachait avec tant de soin ! C'est donc ce Morinval qui l'a tuée, ce Morinval qui a fait de moi un être difforme et repoussant !...

Alors il se tourna vers le cadavre immobile.

—Ah ! s'il est pauvre, murmura-t-il, je lui pardonnerai comme tu l'as fait, pauvre martyr ! Mais s'il est riche...

Il n'acheva pas sa pensée, mais il brandit dans l'espace un bras menaçant.

Il avait déobé aux ordres de la mourante. Pourtant, il ne s'en repentait point. N'était-il pas intéressé plus que tout autre à connaître le nom de son père. Les cyniques consolations, les excuses banales que renfermaient ces lettres ne justifiaient-elles pas la conduite qu'il avait tenue ?

On devinera sans peine à l'aide de quel stratagème il les avait sauvées de la destruction qu'avait ordonné sa mère.

Tout d'abord il était décidé à obéir, à brûler, selon le désir de la malheureuse abandonnée, les preuves qu'elle voulait annuler ; mais il avait été retenu par une invincible curiosité.

Au moment où il s'approchait de la cheminée, il avait lestement substitué au paquet de lettres qu'il avait pris dans la commode le journal qu'il tenait à la main, quelques minutes plus tôt. Il ne lui avait pas été difficile de tromper les yeux voilés de l'agonisante. Elle avait vu briller la flamme, elle avait vu se tordre le papier, elle crut que le sacrifice était accompli et s'endormit paisible dans l'éternité, sans soupçonner quel héritage de haine et de vengeance elle laissait entre les mains de son fils.

Celui-ci continuait, en effet, la lecture qu'il avait commencée. Un rire strident s'échappait parfois de sa lèvre crispée, son pied frappait le carreau de la chambre avec une agitation fiévreuse, son regard brillait d'une colère mal étouffée.

Il venait d'achever la dernière lettre, il terminait le Jouloux inventaire qu'il avait entrepris, lorsqu'un bruit de pas retentit dans l'escalier.

En entendant frapper à la porte, il glissa rapidement dans sa poche les papiers qu'il venait de parcourir, ouvrit et se trouva en présence de quatre personnes.

C'était d'abord le médecin de la mairie qui venait constater le décès. La vérification ne fut pas longue. Il tâta le pouls, se pencha sur le visage de la morte, se releva, et fit un petit signe de tête, qui voulait dire :

—C'est très-bien.

Alors il salua d'un autre signe de tête et se retira.

Derrière lui venait Raphaël accompagné de deux femmes.

L'une était vieille, sèche, ridée, et promenait autour d'elle un regard curieux. L'autre avait quarante-cinq ans environ, était bien conservée et gardait une attitude grave et recueillie.

Raphaël lui prit la main et lui fit faire un pas en avant.

—Voici ma mère, dit-il qui a bien voulu se charger d'ensevelir votre pauvre morte, ce dont nous autres hommes ne saurions décentement et convenablement nous acquitter. Elle a amené pour l'aider cette femme qui l'accompagne.

Quand il reconnut la mère de Raphaël, qui avait été la consolatrice, la bienfaitrice, presque l'amie de celle qu'il venait de perdre, Adolphe se rappela tout à coup les bonnes causeries du soir, les longues heures de travail que les deux femmes avaient passées ensemble.

Ce souvenir provoqua en lui une nouvelle explosion de douleur. Touché jusqu'aux larmes de cette nouvelle preuve de sollicitude, il s'inclina devant la généreuse dame, et saisit sa main, sur laquelle il appuya son front brûlant.

Raphaël profita de cet instant de prostration pour l'entraîner.

Ils descendirent à l'étage inférieur, et ils pénétrèrent dans un logement exactement disposé comme celui qu'ils venaient de quitter, mais infiniment mieux meublé et disposé surtout avec un goût exquis.

Les gros meubles, c'est-à-dire le lit et l'armoire à glace, n'étaient pas neufs, mais l'acajou, noirci par le temps, avaient de magnifiques reflets sous la couche de vernis dont il était recouvert.

Une paire de rideaux en gros reps algérien semé de fleurs et d'arabesques en soie multicolore, pendait de chaque côté de la fenêtre.

En face du lit, on apercevait un petit buffet de palissandre dont l'étagère était couverte à profusion de bibelots de toute espèce.

Les sièges larges et moelleux se prélassaient autour de la chambre soigneusement abrités par des guipures faites au crochet.

Au milieu de la pièce un magnifique guéridon disparaissait presque sous le tapis un peu fané, mais lourd et laineux, qui le protégeait.

Le long des murs pendaient deux portraits à l'huile signés Pérignon, admirablement peints, superbement encadrés d'une bordure légèrement noircie ; autour de ces deux sujets principaux étaient groupés, dans un désordre plein d'art, des gravures, des esquisses de tous les maîtres, de toutes les écoles, de tous les temps.

Sur la cheminée, on apercevait une pendule de marbre noir surmontée d'un bronze de Barbedienne représentant le buste de la Du Barry. De chaque côté, deux candélabres élevés étaient séparés par deux vases de Bohême lourds et profondément gravés.

Ainsi meublée, cette pièce avait l'air beaucoup moins grande que celle d'où sortait les deux jeunes gens, bien qu'elle eût la même dimension.

Dans le cabinet contigu à cette chambre, on distinguait un

lit de fer ouvrage et un fauteuil d'acajou garni de damas de laine rouge.

Personne évidemment ne se serait attendu à trouver, rue de Venise, dans une semblable maison, et chez un simple ouvrier, un intérieur aussi luxueux.

Avec un peu d'attention, on reconnaissait sans peine que ce mobilier, un peu disparate, provenait d'un appartement confortable, sinon somptueux. C'était probablement les opaves de quelque terrible naufrage, sauvées à grand-peine du désastre qui menaçait de les englober.

En effet, ce portrait de femme signé d'un nom bien connu dans la peinture, et qui avait coûté trois mille francs au bas mot, était celui de la mère de Raphaël. Quinze ans avaient passé sur la toile sans l'altérer, et sur l'original sans en ravager trop cruellement les traits. Dans cette femme gracieuse et jeune, parée d'une toilette de bal, sur les épaules rondes et blanches de qui se détachait un collier de perles fines, on reconnaissait encore la femme de quarante cinq ans, grave, un peu triste, mais belle encore, qu'emprisonnait aujourd'hui une robe de laine noire aux plis sévères.

Le portrait de l'homme était du même auteur et remontait à la même époque. C'était celui de son mari, le père de Raphaël.

Quel drame avait brisé cette existence ? Quel vent de malheur avait détruit ce bien-être ? Personne ne le savait.

Madame Desarceaux était venu s'établir dans le quartier et y habitait depuis huit ans, sans avoir jamais confié aux commères qui essayaient de l'interroger, les motifs qui l'avaient conduite dans cette rue, plus lointaine et plus ignorée que les déserts du Sahara.

On la voyait aller et venir, polie, discrète, douce, affable, mais gardant toujours une prudente réserve.

Les voisins avaient beau vouloir la traiter en camarade, madame Desarceaux leur était tellement supérieure par le visage, par la distinction, par le langage, qu'elles renoncèrent promptement à la considérer comme leur égale.

Son fils, lui même, partageait le prestige dont jouissait l'honorable dame.

Il avait dix huit ans déjà, quand il vint occuper avec sa mère le logement qu'il habitait aujourd'hui. Or, d'après sa tenue, ses manières, il était évident que Raphaël avait reçu une brillante éducation.

Il était ouvrier tourneur, on le savait. On connaissait même le nom et le domicile du patron chez lequel il travaillait depuis huit ans. On n'ignorait pas qu'à force d'assiduité, et par suite de sa conduite exemplaire il était arrivé rapidement à devenir le premier ouvrier de la maison, puis le contre-maitre de l'atelier, et enfin le factotum du patron, presque aussi patron que le patron lui-même.

Les jeunes ouvriers du quartier avaient voulu, à plusieurs reprises, l'entraîner au cabaret, lui faire partager leurs parties de plaisir un peu bruyantes. A ces propositions il avait répondu doucement, mais nettement qu'il avait une mère à soigner, et qu'il l'aimait trop pour ne pas lui donner toutes les satisfactions possibles.

De toutes parts, s'éleva autour de ces deux étrangers un concert d'éloges, d'admiration, de respectueuse déférence. Les mères proposaient Raphaël comme modèle à leurs enfants, et les enfants auraient tous souhaité d'avoir une mère comme celle de Raphaël.

C'est dans cet intérieur tranquille et irréprochable, que la mère d'Adolphe et son fils avaient été admis par exception, — exception dont le spirituel bossu comprenait tout le prix !

Raphaël avait pris en pitié la difformité du pauvre garçon. Ce fut lui qui soutint le courage du malheureux orphelin, ce fut sur son bras que celui-ci s'appuya le lendemain pour suivre le corbillard triste et nu qui emportait la dépouille de la pauvre morte.

C'était un contraste que les passants ne manquèrent pas de souligner par un sourire, que celui de ce magnifique jeune homme soutenant cet être grotesque dont le cœur se brisait.

## II

## UNE HISTOIRE QU'ON A DÉJÀ LUE

Sur la route crayeuse qui borde la rive droite de la Seine, au bas de ce coteau dénudé, qui, d'Argenteuil s'abaisse vers Epinay, pour disparaître définitivement à Saint-Ouen, deux hommes, vêtus d'une blouse et d'un pantalon de toile bleue, coiffés l'un d'une casquette de soie noire, luisante et crasseuse, l'autre d'un chapeau de feutre jadis gris, mais aujourd'hui jaunâtre et informe, cheminaient dans la poussière.

Ces deux hommes c'étaient Ginglard et Bouteleux, quo nous avons vu paraître si malencontreusement chez le bossu, le jour où mourut sa mère. En cheminant ils causaient d'une certaine entreprise qui avait fort mal tourné. Ils étaient allés faire avec leur ami Rissolé un tour de promenade, à deux heures du matin, dans un jardin du côté de Bezons, et le propriétaire, trouvant la liberté un peu grande, avait logé quelques grains de plomb dans les jambes de Rissolé qu'ils avaient eu grand-peine à ramener à Argenteuil. Ils y étaient restés cachés durant deux jours, et le troisième, au matin, laissant là le blessé, ils s'étaient mis en route.

Ils traversèrent Saint-Denis, arrivèrent vers huit heures et demie à Saint-Ouen et, franchissant le pont suspendu qui conduit dans l'île, s'enfoncèrent sous les grands peupliers et se dirigèrent vers un cabaret d'assez piètre apparence.

Sur les tables et les bancs de bois, maculés de grasse et de vin, qui étaient fichés en terre autour de la maisonnette, sept ou huit individus étaient assis devant un verre de vin blanc ou d'eau-de-vie.

La conversation n'était pas très-animée. Bien certainement la plupart de ces hommes avaient le ventre creux.

Ils étaient vêtus de costumes variés à l'infini, mais généralement assez fanés, et représentaient à peu près tous les âges. Deux jeunes gens de dix-neuf à vingt ans, qu'à leur tenue il était facile de reconnaître pour des rôdeurs de bals de barrière, affichaient cependant quelques lointaines prétentions à l'élégance.

Sans aucun doute ces huit personnages étaient réunis dans le même but, et non point par hasard, car, à mesure qu'ils étaient arrivés, ils avaient échangé une poignée de main ou un signe de reconnaissance.

Lorsqu'ils virent déboucher Ginglard et Bouteleux ; ils poussèrent tous un joyeux hurrah ; mais leur désappointement fut grand quand ils s'aperçurent que leurs deux camarades étaient seuls.

— Et Rissolé ? demandèrent quelques voix.

— Rissolé ne viendra pas, répondit Ginglard. Il a reçu un coup de *flingot*, dans le bas du dos, il est sur le flanc. Il m'a chargé d'avoir dire de faire présider la séance par qui bon vous semblerait.

— Ah ! diable !... murmurèrent deux ou trois poltrons.

— Sommes-nous au complet ? fit Ginglard en promenant autour de lui un regard investigateur.

— Non, nous ne sommes que dix, mais puisque Rissolé ne peut pas venir, il ne manque plus que...

— Dodolphe, dit Bouteleux, à qui l'absence du bossu n'avait pas échappé.

— On peut bien s'y passer d'lui, fit Ginglard. Voyons, au rapport ! Mais d'abord, où allons-nous nous caser ?

— Entrons dans le *bocal*, proposa l'un des assistants, il n'est pas prudent de discuter ces choses-là en plein air.

— Pourquoi ?

— Tiens ! parce que la *rousse* se fourre partout et que je ne me soucie pas qu'elle entende.

— Avec ça qu'tu seras bien plus à l'abri derrière les murs de papier de ce caboulot, fit observer Ginglard. Si les *mouches* vous pincient, ils vous cernent là-dedans comme dans une soucière... Merci ! vive le grand air ! on y peut *s'déguiser en cerf*, à volonté.

— Ginglard a raison, approuva Bouteleux. Avant tout, faut

pouvoir se la casser. C'est qu'y en a partout de ces mouches... et je n'y répondrais pas qu' parmi nous...

—Qui donc ? demandèrent à la fois les neuf hommes en fronçant terriblement le sourcil.

—Dame !... hasarda Bouteleux. Cherchez qui manque si souvent à nos réunions... qui manque encore aujourd'hui ?

—Dodolphe ? firent cinq ou six incrédules.

—Ma foi ! Quand on voit rater tous les coups dont il n'est pas, — celui de Bezons entr'autres, où c'pauv'Rissolé a failli passer l'arme à gauche... il est bien permis de supposer qu'il est petit bossu...

—Qui est-ce qui parle du petit bossu ? Présent ! s'écria une voix railleuse.

—Bravo, Dodolphe ! crièrent à la fois tous les écumeurs. Voilà Bouteleux qu'était en train d'arranger aux p'tits oignons.

Le bossu sauta sur une chaise avec la vivacité d'un singe, se croisa les bras et regarda Bouteleux en face.

—Tu disais donc, canaille ?... fit-il d'un ton gouaillier et provocant.

La conversation commencée sur un ton semblable ne pouvait finir que par des coups ; mais les amis s'interposèrent. On était réuni pour traiter de choses sérieuses. Le bossu dissipa les soupçons en expliquant son absence par la mort de sa mère, et demanda qu'on fit choix d'un président à la place de Rissolé.

—Aussi bien, ajouta-t-il, une fois pour toutes, je ne serai pas fâché de vous dire ce que je pense de notre association et de la façon stupide dont elle est conduite.

A ces mots, les écumeurs se regardèrent avec un étonnement mêlé de curiosité.

Probablement ils n'étaient pas loin de partager l'avis du bossu, car pas un d'eux ne protesta.

—Soit ! s'écrièrent-ils à la fois, nommons un nouveau président.

Ils se levèrent de table, se promenèrent pendant quelques instants, se groupèrent et discutèrent avec animation.

Seul, Adolphe était resté paresseusement à sa place.

Au bout de cinq minutes, les écumeurs revinrent, et Ginglard prit la parole en leur nom.

—Mon p'tit Adonis, dit-il, je suis chargé par les camarades de t'annoncer que leur choix s'est fixé sur toi...

—Soit, fit résolument Adolphe. J'accepte, mais à condition qu'on exécutera mes ordres sans les discuter, si baroques qu'ils puissent paraître. Et d'abord, suivez-moi.

Il prit les devants, les entraîna à travers l'herbe verdoyante, avisa une prairie située au beau milieu de l'île, et se laissa tomber sur le gazon.

—Ici, dit-il, nous pouvons causer, personne ne nous entendra, et si, par hasard, des curieux voulaient s'informer de ce que nous faisons, nous aurions tout le temps de les voir venir.

Les dix personnes qui le suivaient s'empressèrent de faire cercle autour de lui.

On nous appelle, et vous vous appelez vous mêmes les *Écumeurs de rivières*, mais vous n'avez envisagé jusqu'à présent le but que se proposait votre association que sous un côté ridiculement mesquin, commença le bossu.

Beaucoup de mal pour très-peu de profit, voilà ce que vous avez semé et ce que vous récoltez.

Quand vous prenez un bateau dont vous brisez la chaîne, vous êtes forcé de l'emmener à quinze ou vingt lieues, de le repeindre pour le déguiser, et de le revendre finalement à vil prix. Eh bien ! le jeu n'en vaut pas la chandelle. Pour emmener votre bateau, pour le retaper, pour revenir, vous perdez six ou huit jours. Si vous en retirez une soixantaine de francs, et si vous êtes deux à partager, cela représente pour chacun de vous une somme de quatre ou cinq francs par jour. Est-ce vrai ?

Les écumeurs approuvèrent silencieusement.

—De même, continua Adolphe, quand vous pillez cinq ou six boutiques de pêcheurs dans la même nuit, vous voilà bien avancés ! Vous avez forcé dix ou douze cadenas pour emporter

quoi ? Huit ou dix fritures de goujons ou d'ablettes, cinq ou six anguilles, autant de méchants carpeaux, quelques maigres barbillons. En tout combien ? Pas lourd assurément.

Et quand vous avez décroché trois ou quatre filets qui sèchent, volés cinq ou six chaises de fer qui traînent dans un jardin le long de la berge ; quand vous avez escamoté une demi-douzaine de casseroles dans une cuisine, quand vous avez exécuté tous les tours qui remplissent le bissac des rôdeurs de berges, avez-vous fait une belle besogne ? Êtes-vous contents ?

—Non, répondirent à la fois les dix écumeurs.

—Et vous avez raison, poursuivit Adolphe, car vous avez passé une mauvaise nuit, bravé le vent ou la pluie, frisé la détention, sinon Cayenne, pour un mince résultat. Mais je vous le dis, moi : si j'étais d'aplomb sur mes jambes, si je n'avais pas la tête sur le ventre, si j'étais bâti comme vous enfin, j'aimerais dix mille fois mieux travailler !

Les écumeurs se regardèrent interdits.

—Oui, travailler, reprit Adolphe avec assurance. Pour gagner le maigre salaire dont vous vous contentez, je me donnerais moins de mal, et non seulement je ne risquerais rien, mais je vivrais honnêtement. Songez donc un peu à tous les dangers que vous courez chaque jour, chaque heure, chaque seconde ; et, si vous l'osez, comparez cette vie de terreurs et d'angoisses à celle que mène l'ouvrier laborieux. Pendant que vous tremblez, il chante ; pendant que vous veillez, l'œil au guet, l'oreille tendue, le cœur serré, il dort à poings fermés. Et il gagne autant que vous ! Et il jouit d'un bien-être relatif qui lui permet d'avoir une femme, des enfants, une famille, un intérieur ! Tandis que vous vivez seuls, tandis que vous couchez à la belle étoile ou dans les carrières d'Amérique.

A faire les choses, il faut les faire promptement. Quand on embrasse une profession comme la vôtre, il faut qu'elle rapporte en raison de ses périls. En un mot, si l'on vole que ce soit pour s'enrichir, et non pour végéter misérablement, ainsi que nous le faisons sous la présidence de Rissolé. Regardez un peu ce qui se passe dans la haute pègre, voyez-moi dévaler ces notaires, ces banquiers, ces caissiers... A la bonne heure ! Voilà qui vaut la peine !

—Mais que veux-tu que nous fassions ? demanda Ginglard.

Le bossu cligna fixement son petit œil gris, eut un imperceptible mouvement d'épaules, et un sourire dédaigneux erra sur ses lèvres.

—Je vais vous le dire, répondit-il d'un ton de condescendance protectrice.

Les écumeurs écoutaient avidement.

—Vous qui sans cesse courez les berges de la Marne et de la Seine, reprit le bossu, vous n'êtes pas sans avoir par-ci par-là quelques connaissances...

—Assurément, affirmèrent deux ou trois voix.

—Quant à ceux qui n'en ont pas, rien ne leur est plus facile que d'en faire. Je ne vous apprendrai rien quand je vous dirai qu'un verre de vin délie généralement la langue la plus rebelle. Donc, cultivez les connaissances, faites-les causer, informez-vous sans affectation des gros bonnets de chaque pays que vous traversez. Une indiscretion, un simple renseignement peut suffire à vous mettre sur une piste que vous pourrez suivre jusqu'au bout. Vous pouvez apprendre, par exemple, que M. X... doit toucher demain ou a touché hier le prix de vente d'une propriété, les arrérages de ses rentes, que M. Z... a pour quarante ou cinquante mille francs de valeurs mobilières dans son portefeuille... que sais-je, moi ?... Mille circonstances imprévues peuvent se présenter. Eh bien ! voilà de quoi il faut savoir profiter, voilà où doivent tendre nos efforts. Mieux vaut une expédition fructueuse, accomplie de temps en temps et dans des lieux différents, que ces vols innombrables et fréquents que vous commettez chaque nuit, dont le principal résultat est de tenir la police en éveil et de nous gêner dans l'exercice de notre profession.

Est-ce votre avis ?

—Certainement, fit observer Bouteleux d'un ton bourru ; mais tout ça c'est des mots. L'occasion qu'tu veux nous fair-

guetter peut tarder à se présenter. Or, pendant qu'on s'croise les bras, il faut manger...

—Et boire, ajouta Ginglard.

—Ah ! personne ne le sait mieux que moi ! s'écria le bossu en secouant douloureusement la tête. Le tout est de manger qu'à son appétit, et non d'engloutir comme Bouteleux ; de boire à sa soif, et non d'entonner et de sôler comme le fait Ginglard, deux ou trois fois par semaine.

—Bah ! Tout ça c'est pas des raisons, grogna Bouteleux. C'est-il ma faute si j'ai un appétit à dévorer un gigot, deux ou trois litres de haricots et un pain de quatre livres ? Non pas vrai ? C'est pas moi qui m'suis fait mon estomac.

—Et moi ? fit Ginglard. Crois-tu qu'ce soit moi qui m'suis nuis une éponge dans l'gosier ?

—Ce n'est pas moi non plus, répondit Adolphe. Si vous ne pouvez commander ni à votre faim ni à votre soif, arrangez-vous pour les satisfaire ; mais que ce soit en dehors de notre association... Je veux qu'il soit bien entendu que vos misérables peccadilles n'auront aucun rapport avec le but que je vous propose, et si jamais vous êtes appelés à en rendre compte, ni la société ni moi n'en devons être responsables.

—J'm'en fiche pas mal ! fit Bouteleux avec insouciance.

—Je m'en moque encore bien plus, répliqua le bossu, car je vous déclare que, si vous n'acceptez pas mes propositions, non-seulement je donne ma démission comme président, mais encore celle de membre de la Société des Écumeurs.

—Par exemple ! Non ! crièrent sur des tons différents les autres écumeurs.

L'œil du bossu brilla d'un éclair de joie sinistre.

—Vous acceptez donc ? demanda-t-il.

—Oui, oui.

Seuls, Bouteleux et Ginglard hésitèrent à répondre.

—Et vous ? fit Adolphe.

—Et... nous aussi, parbleu ! dit Ginglard avec un reste de défiance.

—Alors, que ceci soit bien convenu, dit nettement le bossu : si l'un de vous se laisse prendre en opérant pour son propre compte, il ne mettra en cause ni les Écumeurs, ni moi.

—C'est convenu.

—Vous savez de quelle peine sont punis les délateurs par leurs camarades de bague ou de prison. Donc, pas de serments inutiles. Vous engagez votre parole, cela me suffit.

—Oui, oui, approuvèrent chaleureusement tous les membres à la fois.

—Alors, causons, continua le bossu. Je me suis occupé déjà de réaliser le nouveau plan que j'ai conçu. Mais, je dois vous en faire l'aveu, je n'y ai pas grand mérite. C'est grâce aux circonstances—que je vous recommande tant de ne pas négliger—que j'ai relevé une indication précieuse. Un de mes amis, en me faisant le récit de ses malheurs, m'a suggéré l'idée que je vais vous soumettre. Je ne vous propose pas de vous raconter cette histoire : elle n'est pas gaie, j'arrive donc.

—Pourquoi pas l'histoire ? interrompit un écumeur.

Celui-là s'appelait Clef-des-Cœurs.

—Pourquoi pas l'histoire ? insista-t-il. Nous sommes bien à l'ombre, en plein air, douillettement assis sur l'herbe... Quo l'un de nous se détache pour aller chercher une douzaine de cervelas, trois pains fendus, cinq ou six litres de vin, et, pendant que nous déjeunerons, Apollon nous poussera son petit drame. Nous serons toujours mieux qu'à l'Ambigu. Ça vous va-t-il ?

—Bien parlé, ma petite Clef-des-Cœurs, approuva Ginglard. Allons, la main à la poche, vous autres.

Il fit la collecte générale, et se disposa à aller chercher les provisions.

—Viens-tu avec moi, toi, eh ! Bouteleux ? cria-il ensuite.

Tout d'même, répondit l'écumeur, que la perspective du déjeuner avait subitement radouci.

Ils s'éloignèrent, pendant que le reste de la bande se livrait dans la prairie à de joyeux et bruyants ébats.

Immobile, triste et pensif, le bossu les regardait, ou plutôt

semblait les regarder, car il ne les voyait pas. Ses yeux atones se fixaient dans le vide avec une persistance étrange.

Au bout d'un quart d'heure, Ginglard et Bouteleux étaient de retour avec les provisions tant attendues.

Aussitôt chacun reprit sa place. En un clin d'œil toutes les mâchoires se mirent à l'œuvre.

Adolphe n'avait pas bougé. Sans demeurer absolument étranger aux préparatifs dont il était témoin, il y avait assisté avec la plus complète indifférence.

—Eh bien ! quéqu'tu fais ? demanda Ginglard. Tu ne bouffes donc pas ?

—Non ! je n'ai pas faim, lui répondit le bossu.

—Alors, pousse-nous ton drame, comme dit la p'tite Clef-des-Cœurs, et vas-y gaiement, mon Apollon du Réverbère !

—Qui sait ? dit tristement le bossu, elle vous intéressera peut-être, cette histoire, c'est celle de bien des pauvres diables qui nous ressemblent...

Il secoua résolument la tête comme pour prendre un parti, et commença en ces termes :

“ Il y a vingt-trois ans à peu près, derrière le Panthéon, dans une maison d'apparence plus que modeste, tout au fin fond de la rue des Postes, demeurait une lingère nommée Marianne Martin.

“ De près ou de loin, vous avez tous vu ou connu des ouvrières ; vous savez avec quelle peine inouïe la femme qui ne veut pas se vendre, parvient à gagner sa vie. Il est prouvé que cela est possible, m'a-t-on dit ; mais au prix de quelles privations !... vous ne vous en doutez pas !... ”

“ Cependant Marianne Martin réussissait à joindre les deux bouts, puisque après trois années de travail assidu, l'orpheline pouvait encore sans rougir songer à son père et à sa mère, que le choléra avait emportés à quinze jours de distance l'un de l'autre.

“ Elle avait vaillamment séché ses pleurs, afin de manier lestement son aiguille. Elle était estimée des patrons qui l'employaient, respectée de ses voisins, aimée de tous ceux qui l'approchaient.

“ Elle avait dix-neuf ans, l'âge difficile pour les jeunes filles que tourmentent la solitude et la misère. Elle était jolie comme un cœur. Les veilles, les privations, les chagrins, surtout, n'avaient pas encore altéré son teint fleuri ni figé le sourire qui découvrait l'émail de ses dents nacrées.

“ Dans la même maison que Marianne, presque porte à porte, continua Adolphe, demeurait un jeune étudiant, qui, après avoir longtemps suivi les cours de droit, venait enfin de se faire recevoir avocat.

“ C'était un doucereux jeune homme, à la parole mielleuse, au regard mélancolique, à la tenue simple et correcte, qui paraissait travailler avec acharnement, car il menait une vie régulière et irréprochable.

“ Marianne avait répondu pendant trois ans à ses saluts respectueux, parfois même elle avait échangé avec lui quelques politesses banales. Par les voisins, par les voisines, par le concierge, quoiqu'elle n'eût pas beaucoup le temps de bavarder, elle avait appris que M. Alfred était un jeune homme de bonne famille. D'après sa manière de vivre, on supposait que ses parents ne lui faisaient guère plus de cent cinquante francs de pension par mois.

“ Cela n'indiquait pas une fortune considérable. Aussi, comme M. Alfred n'avait pas un seul créancier, on s'accordait à reconnaître que ce garçon avait beaucoup d'ordre. Enfin, il n'était ni beau ni laid.

“ Toutes ces qualités, un peu négatives, au milieu desquelles personne n'avait distingué un seul défaut, étaient précisément ce qui le recommandait le plus aux yeux de Marianne. Elle ne lui reprochait qu'une chose : elle ne lui trouvait pas le regard franc.

“ Peu à peu, cependant, à force d'entendre faire l'éloge de ce jeune homme, cette première impression s'effaça.

“ Du reste, leurs relations n'avaient jamais franchi les bornes étroites qu'exigent les convenances entre voisins qui se

rencontrent dans l'escalier deux ou trois fois par jour. Peut-être ne seraient-elles jamais allées plus loin, si les malheurs de l'orpheline s'étaient arrêtés à la perte de son père et de sa mère, à sa solitude, à sa pauvreté.

— Mais quand l'impitoyable malheur s'acharne sur une victime, il fait largement les choses : vous allez en juger.

— Un jour d'hiver, Marianne était allée rendre son ouvrage au magasin pour lequel elle travaillait. C'était un peu loin, car ce magasin était situé rue de la Paix ; mais il payait plus cher que les autres, l'ouvrière y trouvait son compte.

— Ainsi qu'elle l'avait fait cent fois déjà, elle avait laissé son poêle allumé, pour trouver sa chambre bien chaude à son retour. Quelle fatalité développa l'incendie dans ce nid laborieux de jeune fille ? On ne le sut jamais au juste.

— Lorsqu'on s'en aperçut, les flammes s'échappaient déjà par la porte et par la fenêtre de la mansarde. Quand les pompiers les enfoncèrent, le mobilier de la pauvre petite fille était en cendres, ou n'offrait plus que des tisons informes ou carbonisés.

— Elle revint juste à temps pour assister à cette ruine complète. Rien n'avait été sauvé, rien !

— Elle pleurait à chaudes larmes, lorsqu'une main discrète se posa timidement sur son bras.

— Pardon, mademoiselle, dit en même temps une voix insinuante, ne vous désolez pas ainsi, de grâce ! L'accident dont vous venez d'être victime est cruel, mais il n'est pas irréparable.

— Comment, monsieur ? s'écria la jeune fille stupéfaite en reconnaissant Alfred.

— Ayez la bonté de m'accompagner, mademoiselle, je m'expliquerai plus clairement.

— Marianne le suivit, de plus en plus étonnée.

— Il la fit entrer dans sa chambre, dont il eut soin de laisser la porte ouverte.

— Comment trouvez-vous cette chambre ? demanda-t-il.

— Ravissante, monsieur, dix fois plus jolie que la mienne : mais que m'importe !...

— Il vous importe plus que vous ne pensez, mon enfant, car si vous le voulez, cette chambre est à vous.

— Marianne se redressa fièrement et se dirigea vers la porte.

— Alfred l'arrêta d'un geste respectueux.

— Vous donnez à ma pensée un sens injurieux qu'elle est loin d'avoir, reprit-il. Aujourd'hui que je suis reçu avocat, mon père consent à m'ouvrir sa maison, à me faire partager les affaires de son cabinet, à m'en laisser plus tard la direction absolue. Je vais donc quitter cette chambre dans quelques minutes et je ne la réoccuperai jamais. Voulez-vous me rendre un service ?

— Lequel ?

— C'est de substituer votre nom au mien comme locataire, et d'occuper cette chambre à l'avenir.

— Volontiers, monsieur ; mais je n'ai plus de meubles !

— Trouvez-vous donc qu'il n'y en a pas assez ?

— Mais ils sont à vous, monsieur, se récria l'ouvrière.

— C'est vrai ; seulement, puisque je n'en ai plus besoin...

— Il faut les vendre.

— J'y avais bien songé, fit Alfred. Devinez combien ce voleur de marchand m'a offert de cette pièce ?

— Je l'ignore, monsieur.

— Deux cent cinquante francs, mademoiselle, à peine ce que ce lit m'a coûté. Aussi savez-vous ce que j'ai résolu de faire, si vous ne les acceptez pas ?

— Pas encore.

— Je vais en faire dans la cheminée une flambée capable d'allumer un second incendie.

— Mais, monsieur, c'est insensé !

— Que voulez-vous ? j'aime mieux cela que de laisser à ce juif la satisfaction de me voler si impudemment.

— Alors Alfred prit une chaise et l'éleva en l'air, prêt à la briser sur le parquet.

— Parlez, mademoiselle, faut-il commencer mon bûcher ?

— Arrêtez, s'écria involontairement Marianne.

— Vous acceptez donc ?

— J'accepte... J'accepte... fit l'ouvrière avec embarras. Cela dépend...

— Comment ? demanda Alfred.

— Le marchand, dites-vous, vous a offert deux cent cinquante francs... répéta Marianne pensive.

— Oui, mademoiselle.

— Eh bien ! donnez moi la préférence et le temps pour vous payer...

— A quoi bon ? Qu'ai-je à faire d'une semblable misère ?

— Tant mieux pour vous, monsieur ! mais je n'accepterai qu'à cette condition, je vous le jure ! Si vous n'y souscrivez pas, faites vos fagots, j'y mettrai le feu moi-même.

— Alfred la regarda, tout déconcerté. Il ne s'attendait évidemment pas à tant d'énergie.

— Soit, répondit-il enfin. Que votre volonté soit faite, mademoiselle ! Vous trouverez ici—non pas tout ce qu'il vous faudra certainement—mais l'indispensable.

— Voici les clefs des armoires, ajouta-t-il en lui remettant un trousseau.

— Il s'inclina légèrement et se dirigea vers la porte.

— Arrêtez ! fit Marianne. Ne voulez-vous pas que je vous signe une reconnaissance de la dette que je viens de contracter avec vous.

— Pourquoi faire ? se défendit-il. Entre honnêtes gens, la parole vaut mieux que l'écrit.

— Marianne ne savait comment remercier ce généreux bienfaiteur.

— Ah ! monsieur ; balbutia-t-elle. Tant de confiance... de désintéressement... quand, tout à l'heure, j'étais ruinée, sans espoir... Vous le voyez, les expressions me manquent pour vous témoigner ma reconnaissance. Je désespère de pouvoir m'acquitter envers vous...

— Qu'il ne soit plus question de cette babiole, interrompit Alfred. Je suis heureux d'avoir pu rendre service à une personne qui le mérite autant que vous. Aussi, je suis certain que vous me permettrez de compléter mon œuvre. Il manque ici une foule de choses qui vous sont nécessaires et que vous ne serez pas en état de remplacer de longtemps ; je parle de linge de corps, de robes, d'outils nécessaires à l'exercice de votre profession. Ayez donc la bonté d'accepter encore ce billet de cent francs.

— Et, comme l'ouvrière faisait un geste de dénégation :

— Ce sera cent francs de plus que vous me devez, s'empressa-t-il d'ajouter.

— Mais, monsieur, objecta Marianne, peut-être ne serai-je jamais en état de me libérer de cette énorme créance !

— Ne vous en occupez pas, mademoiselle, nous sommes jeunes tous deux, nous avons le temps.

— Cependant, monsieur, il est impossible que je reste votre obligée sans que vous ayez une garantie quelconque.

— Vous y tenez ? fit Alfred. Eh bien ! Je consens avec votre permission, à ne pas perdre de vue mes intérêts.

— A la bonne heure ! s'écria joyeusement Marianne.

— Je reviendrai donc de temps en temps m'informer de votre santé, et m'assurer que mon petit capital fructifie entre vos mains laborieuses.

— L'ouvrière n'avait pas prévu cette conclusion bien simple du marché qu'elle venait de faire. Elle rougit imperceptiblement. Mais comment refuser à un crancier de cette espèce l'autorisation de contrôler l'emploi de ses fonds qu'il a avancés ?

— Comme il vous plaira, monsieur, balbutia-t-elle.

— Il salua profondément et sortit.

— Marianne ouvrit les armoires. Elles étaient pleines de draps, de serviettes, de mouchoirs, etc ; elle fit une rapide inspection de son nouveau mobilier, et acquit bientôt la conviction qu'elle avait fait une affaire d'or.

— Ce qui la préoccupait le plus, c'était les visites que M. Alfred avait annoncées. Pourtant, un mois s'était écoulé déjà, et non-seulement il ne s'était pas présenté, mais il n'avait pas donné signe de vie.

« Elle avait à grand'peine mis un louis de côté, lorsque M. Alfred se présenta enfin. Sa visite fut courte, discrète. Après avoir longtemps refusé, il accepta cependant le léger à-compte que l'ouvrière lui destinait.

« La jeune fille était profondément touchée d'une conduite si admirablement pure. Elle ne pouvait s'empêcher de songer à ce bienfaiteur désintéressé dont l'image la poursuivait partout.

« Quant à lui, sous cette apparente indifférence, il étudiait patiemment le visage de la jeune fille, et traduisait aisément les impressions qui s'y reflétaient. Il était aimé : il le devinait bien.

« Marianne avait fini par se rendre à l'avis unanime. Elle ne voyait plus en lui que l'homme à qui elle devait tout son bien-être, son repos, sa vie même. Le défaut qu'elle avait cru jadis découvrir en lui s'était effacé.

« Elle trouvait son regard timide et non plus faux. Elle ne le jugeait plus hypocrite, mais réservé.

« Aussi ne s'effraya-t-elle pas, quand, au bout de trois mois, tomba des lèvres d'Alfred le premier mot d'amour. Elle s'effraya d'autant moins qu'en même temps que ce premier mot s'échappa celui de mariage.

« Seulement, Alfred regrettait, disait-il, de n'être pas libre, d'avoir un père avare qui rêvait pour lui une position brillante, qui n'hésiterait pas à sacrifier le cœur de son fils devant une question d'intérêt. Il fallait donc agir avec la plus grande prudence, et attendre le moment favorable pour amener à composition ce père rébarbatif.

«—Vous voyez d'ici le thème, reprit Adolphe, après quelques secondes d'interruption. Inutile de vous dire comment la séduction eut raison d'une âme naïve, crédule et aimante.

« L'histoire de ces turpitudes est invariablement la même ; les moyens qui la préparent ne diffèrent pas sensiblement. Ce n'est que dans les souffrances de la victime qu'on trouve quelques variantes à cet éternel refrain de la chanson humaine.

« Au bout de quelque temps, Marianne mit au monde un fils.

« Quinze jours se passèrent, Marianne n'avait pas même reçu un mot d'excuse ou de consolation. Cependant, elle avait foi encore dans ce misérable. Elle se rappelait ce qu'il avait fait pour elle. Elle ne pouvait pas se figurer, en relisant les lettres qu'il lui avaient écrites, que cette comédie de bienfaisance n'avait été jouée par l'habile hypocrite que pour préparer plus sûrement le déshonneur d'une pauvre fille. Elle se souvenait de ses promesses, de ses serments. Elle avait précieusement recueilli les larmes que ce Tartufe avait versées à l'idée que la volonté paternelle était le seul obstacle aux félicités qu'il ambitionnait.

« Au bout de trois semaines, comme elle était toujours sans nouvelles, elle prit la plume.

« Pas de réponse.

« Elle saisit son enfant dans ses bras et se rendit au domicile d'Alfred. Le concierge était certainement prévenu et avait été grassement payé. Il répondit que ni M. Alfred, ni son père n'étaient à Paris, qu'il ignorait combien de temps durerait leur absence, mais qu'il ne les attendait pas de sitôt.

« En disant ces mots, il referma brusquement la porte de sa loge. Le rire cynique et railleur dont il avait accompagné ses explications inspira à Marianne un premier soupçon, et lui fit craindre que ce concierge ne dût à une consigne.

« Elle rentra chez elle dans un état de doute terrible. Cependant elle se refusait encore à croire à tant de scélératesse. Elle écrivit encore.

« Toujours pas de réponse.

« Elle résolut de savoir à quoi s'en tenir. Elle confia son enfant à une voisine, s'habilla avec autant d'élégance que lui permettait sa modeste garde-robe, et se rendit de nouveau chez son Alfred.

« Cette fois, elle passa fièrement devant le concierge, et gravit les deux étages qui conduisaient à l'appartement.

«—Monsieur Alfred ? demanda-t-elle au domestique qui vint lui ouvrir la porte.

« Celui-ci l'examina avec défiance.

«—Je ne crois pas qu'il y soit, répondit-il. Je vois m'en assurer. Veuillez me donner votre nom ?

«—Madame Bernard, répondit sans hésiter Marianne, qui lui jeta le premier nom venu.

« Le domestique la laissa dans l'antichambre, et revint au bout de quelques instants.

«—M. Alfred est absent, dit-il, mais son père y est. C'est la même chose. Donnez-vous la peine d'entrer.

« Marianne le suivit. Son cœur battait bien fort.

« Elle se trouve en présence d'un homme vieux, sec, au regard dur et sévère.

« Asseyez-vous, dit-il.

« Puis, quand le domestique se fut éloigné :

«—Vous n'êtes pas Mme Bernard, dit-il brutalement. Vous vous nommez Marianne Martin, vous êtes lingère et vous habitez rue des Postes. Enfin, vous avez eu un enfant de mon fils, qui a commis avant celle-là d'autres sottises. Est-ce exact ?

«—Oui, monsieur, répondit résolument Marianne.

«—Eh bien ! Que voulez-vous ?

«—Mais, monsieur... balbutia la jeune mère déconcertée.

«—Quoi ? reprit-il impitoyablement. Venez-vous réclamer de lui les promesses qu'il vous a faites ? Espérez-vous réellement l'épouser ? Me prenez-vous pour un Cassandre, et vous imaginez-vous que je vais tout bonnement vous conduire à l'autel et bénir votre union ? Non, n'est-ce pas ? Alors, pourquoi venir le relancer jusqu'ici ? Trouvez-vous qu'il n'a point fait assez pour vous ? Essayez-vous de me persuader que vous avez été sa dupe ? N'avez-vous pas accepté un mobilier de mille ou douze cents francs ? Et d'avance encore !

« Marianne était si étonnée d'entendre un langage semblable qu'elle ne trouvait rien à répondre.

«—Vous le voyez, continua le père d'Alfred, mon fils m'a tout conté. Tout à l'heure, il vous a reconnue par la porte entr'ouverte et m'a prié de vous recevoir. J'y ai consenti, mais à la condition que ce serait la première et la dernière fois. Ainsi finissons-en. Formulez vos exigences. Seulement, je vous prévins que si vous n'êtes pas raisonnable, nous ne nous entendrons pas.

« La pauvre fille le regardait, hébétée, ahurie. Elle ne pouvait pas en croire ses oreilles.

«—Voyons, fit-il. Voulez-vous mille francs, deux mille francs ?... Il me semble que voilà quatorze mois de bonheur bien payés : un mobilier de douze cents francs, deux mille francs espèces, sans compter ce qu'Alfred a dépensé pour vous en babioles, en parties fines... total cinq mille francs environ.

« Et tout en lançant cette ignoble plaisanterie, il déposa devant Marianne deux billets de mille francs.

« Elle ne répond rien, pensait-il, donc elle accepte. Il ne voyait pas qu'elle suffoquait de douleur, de honte et de rage.

« La vue de cet argent lui rendit pourtant quelque énergie.

« Elle se leva, plus blanche et plus pâle qu'une statue, et, sans daigner prononcer une parole, l'œil sec, le regard pl. indigné que méprisant, elle quitta le cabinet de ce père digne d'un tel fils.

« Adolphe s'arrêta. Un sourire amer errait sur ses lèvres. Mais bientôt il releva la tête avec une résolution farouche. Cependant, ce fut d'une voix plus rauque et plus émue qu'il continua :

« Vous devinez ce que devinrent Marianne et son malheureux fils. Le chagrin, le désespoir, eurent un résultat funeste.

« Et cependant la mère usa sa santé, épuisa ses besoins, pour faire de cet enfant un homme, pour le mettre en état de gagner sa vie. Si elle n'y réussit pas complètement, elle parvint du moins à se faire adorer de lui. Depuis cinq ans que l'infortunée était incapable de manier l'aiguille, c'est ce fils, tout faible et tout contrefait qu'il soit, qui a soutenu et nourri sa mère, jusqu'au moment où, épuisée par les souffrances, elle s'est éteinte dans ses bras !

« Ce jour-là, mon désolé camarade a juré de venger sa mère.

Elle lui avait caché le nom de son père ; mais, grâce à certaines lettres qu'il a retrouvées, il l'a découvert, et il me l'a dit, parce que je lui avais offert de l'aider dans sa vengeance.

—Eh bien ! Ne trouvez-vous pas que ce serait justice, en même temps que profit pour nous, que de châtier et de dépouiller un tel homme ?

—Ah ! bougre oui ! jura Ginglard, que les écumeurs approuvèrent d'un geste.

—Alors, cherchez et trouvez, fit le bossu d'une voix stridente. Cet homme se nomme Morinval, il est riche, et il possède quelque part, au bord de l'eau, une magnifique propriété.

—Au bord de l'eau ? répéta Bouteleux. En ce cas, il ne sera pas difficile à *refiler*, et pourvu qu'il ne fasse pas de nous ce que le bourgeois de Bezons a fait de Rissolé...

—Dites-moi seulement où il demeure, interrompit le bossu avec un geste de menace, et je me charge de lui tailler des croupières.

### III

#### UNE VISITE QUE PERSONNE N'ATTENDAIT

Pendant le récit d'Adolphe, les écumeurs avaient fait disparaître les victuailles que Ginglard et Bouteleux avaient apportées.

Ils avaient écouté attentivement, approuvant parfois de la tête, poussant un soupir, se détournant pour cacher une larme.

Clef-des-Cœurs, qui était le plus jeune, était naturellement celui que le récit du bossu avait le plus intéressé.

—Ton histoire n'est pas neuve, en effet, mon petit Apollon, dit-il ; mais pour être vraie, je suis sûr qu'elle est vraie. Cependant, il y a dans la façon dont elle se termine une obscurité que je demande à éclaircir.

—Parle, fit Adolphe.

—Tu nous a dit que ton ami n'avait connu son père qu'à près la mort de sa mère.

—C'est vrai.

—Alors, comment a-t-il pu retrouver sa trace ? Car enfin, ce Morinval a dû faire du chemin, depuis vingt ou vingt-cinq ans que son ancienne maîtresse l'avait perdu de vue.

—Pas trop, répondit le bossu. Mon ami s'est rendu au domicile qu'occupait Morinval à cette époque : il s'est informé, il a appris que cet homme n'avait jamais quitté cette maison tant qu'il était resté dans les affaires.

—Il s'est donc retiré aujourd'hui ?

—Depuis trois ou quatre ans à peine.

—Alors, il doit avoir le sac !

—C'est probable.

—Et le concierge ne connaît pas le pays qu'il habite ?

—Non. Il paraît que Morinval n'a pas voulu lui donner son adresse, de peur d'être relancé jusque-là par son ancienne clientèle.

—Alors comment sait-on que c'est au bord de l'eau ?

—Par les déménageurs qui ont transporté le mobilier de ce misérable. Ils avaient certainement reçu l'ordre formel de ne révéler à qui que ce soit le nom de la ville ou du village dans lequel ils se rendaient, car ils prétendaient ne pas le savoir. Cependant, d'après quelques paroles qu'ils ont laissé échapper, le concierge a compris qu'il s'agissait d'une grande propriété située sur les bords d'une rivière, et dans un rayon qui ne dépasse certainement pas sept ou huit lieues, puisqu'ils devaient arriver le soir même à destination.

—Diable ! murmura Ginglard en se grattant l'oreille. Sept ou huit lieues, c'est long ! Ça ne sera pas commode...

—Je le crois bien ! fit Bouteleux. Ça nous fait au moins quatre rivières à explorer.

—Non, trois, fit observer le bossu.

—Pardon, quatre, insista l'écumeur.

—Je n'en vois que trois, moi, reprit Adolphe : la Seine, la Marne et l'Oise.

—Et la rivière d'Hyères ? ajouta Bouteleux. Elle ne compte donc pas ?

—Elle est si petite !

—Ça ne l'empêche pas d'être bordée de propriétés à l'infini. Est-ce que Brunoy n'est pas au bord de l'Hyères ? Ah ! c'est qu'en fait de géographie des environs de Paris, j'en remontre-rais à l'état-major ! fit l'écumeur avec une véritable fierté.

—Je le sais bien, répondit Adolphe. Aussi mon vieux Bouteleux, je ne te le cache pas, c'est à toi que je comptais m'adresser pour savoir par quel bout nous devions commencer.

Cette preuve de confiance, cet hommage rendu à son expérience en présence de tous ses camarades, déridèrent comme par enchantement les traits renfrognés du vieil écumeur qui laissa échapper un sourire satisfait.

—Mon avis, dit-il, est qu'il n faut pas s'endormir sur le rôt et qu'il n faut pas commencer par un côté plutôt que par un autre...

—Mais explorer les quatre rivières à la fois, fit vivement Adolphe sans cacher la joie que cette proposition lui causait.

—Précisément.

—Eh bien ! je suis exactement du même avis, dit le bossu. Nous sommes onze, nous allons nous diviser en quatre groupes qui se composeront de trois membres ; le quatrième se composera de deux écumeurs seulement. Or, il est indispensable que ce dernier supplée au nombre par l'habileté. Je désigne donc Bouteleux et Ginglard pour le former.

—A la bonne heure ! approuva Ginglard.

—Reste maintenant à arrêter quelle rivière chacun de nous va explorer.

—Je choisis la Marne, fit Bouteleux, j'en connais les moindres détours.

—Moi l'Hyères, dit Clef-des-Cœurs. C'est par là que je vais passer le dimanche avec ma maîtresse.

—Moi, l'Oise, proposa l'Ecureuil, j'suis né à Neuville, j'irai faire un tour au pays.

—Alors, je prendrai la Seine, conclut Adolphe.

—Et nous commençons... quand ? demanda Bouteleux.

—Demain, répondit le bossu.

—A quand notre première réunion ? interrogea Ginglard.

—A raison d'une lieue par jour, il nous faut au moins sept ou huit jours pour mener à bien cette expédition, dit Adolphe. Donc, dans une dizaine de jours, nous pouvons nous retrouver ici.

—Et Rissolé, qui le préviendra ? fit Clef-des-Cœurs.

—Moi, répliqua le bossu, c'est sur mon chemin.

—Alors dans dix jours, dit Bouteleux en se redressant.

—Et à la même heure, ajouta Adolphe qui était déjà debout et qui, d'un signe, avait levé la séance.

Il salua d'un geste familier et s'éloigna, suivi des écumeurs qui devaient entreprendre, sous ses ordres, la campagne qu'il avait ouverte.

Il franchit sans s'arrêter le pont qui conduit au village de Saint-Ouen.

Là, dès qu'il fut hors de vue, il se tourna vers ses deux compagnons de route :

—Inutile, leur dit-il, de commencer aujourd'hui notre expédition. Nous n'avons même pas besoin de diriger nos recherches dans les environs de Paris compris entre Billancourt et Argenteuil. Ainsi rendez-vous pour demain à huit heures, à Argenteuil, afin de savoir d'abord ce qu'est devenu Rissolé. En suite, nous aviserons.

Les deux écumeurs s'inclinèrent respectueusement.

Adolphe les quitta et se dirigea vers Paris.

Il était environ midi, quand il franchit les quatre étages qui conduisaient à son logement de la rue de Venise.

Rien n'était changé dans la chambre où Marianne Martin avait rendu l'âme quatre jours avant.

Le bossu se laissa tomber dans le large fauteuil, qui était le seul meuble un peu confortable qu'on remarquât dans cette pièce.

Ce n'est pas précisément la fatigue qui l'y avait jeté, car il ne dormait pas et dardait ses yeux fixes sur le mur qu'il ne voyait pas.

A bien regarder ce petit être difforme, on en arrivait à le

plaindre. Il n'offrait pas, en effet, ce type osseux qui caractérise les bossus en général. Il n'avait point cette tête énorme, aux pommettes et au menton accusés, ces bras démesurément longs, terminés par des mains sèches et nerveuses.

Du bossu il n'avait que la bosse et les jambes grêles. Son visage ovale, blanc, régulier, était au contraire imprégné d'une finesse et d'une douceur toutes féminines.

Des cheveux châtain, peignés avec soin, un front large et bombé, des yeux gris, doux et expressifs, bordés de cils noirs et soyeux, un nez droit, une bouche correcte, de belles dents, un menton rond sur lequel ne poussait pas un poil de barbe ; tel était l'ensemble de cette physionomie délicate.

Le regard était ce qu'il y avait de plus vivant. Plus souvent mélancolique que gai, toujours vif, clair et franc, il reflétait comme un miroir les moindres impressions de l'âme et de l'esprit.

Adolphe avait des mains qu'une duchesse aurait enviées. Petites, fines, potelées, blanches, avec des doigts fuselés et agiles, elles étaient douées d'une vivacité toute particulière, et, sous leur apparence fragile, d'une force qu'on n'aurait pas soupçonnée.

Il semblait que la vie, chassée de ce corps débile, se fût réfugiée dans la tête et dans les mains de ce malheureux.

Sa bosse, comme chez presque tous les bossus, formait sur son dos un véritable monticule, dans le valonnement duquel sa poitrine paraissait enfoncée. Ses jambes étaient grêles, mais non point faibles. Elles avaient au contraire une élasticité qu'on ne saurait mieux comparer qu'à celle d'un singe.

En somme, Adolphe était difforme, mais il n'était pas laid. L'histoire qu'il venait de raconter l'avait rendu encore plus triste que de coutume.

— Qui donc m'aimera ? qui donc aimerai-je à présent ? murmura-t-il.

Au même instant, on frappa immédiatement à la porte.

Il se redressa tout surpris.

— Entrez ! cria-t-il.

La porte s'ouvrit, et une admirable jeune fille, derrière laquelle se tenait une vieille domestique, montra sur le seuil son visage rougissant.

— M. Desarceaux ? demanda-t-elle.

Adolphe eut un éblouissement.

Jamais plus gracieuse apparition ne s'était offerte à ses regards, jamais voix plus harmonieusement sonore n'avait frappé son oreille. Il demeura bouche bée, à la contempler, ne songeant pas même à s'informer du but de cette visite inattendue. Son cœur s'épanouissait. Il lui semblait que le soleil venait d'entrer dans sa chambre.

La jeune fille comprit-elle la muette admiration dont elle était l'objet ? Peut-être, car elle reprit en baissant les yeux.

— Je me suis donc trompée ? Ce n'est donc pas ici que demeure M. Desarceaux ?

— Oh ! pardon, mademoiselle, répondit Adolphe en se levant avec empressement, je n'avais pas entendu. C'est M. Raphaël que vous désirez voir ?

— Oui, monsieur.

— Vous vous êtes, en effet, trompée d'un étage. Il demeure au troisième, au-dessous de moi.

— Ah ! vois-tu ? Je te le disais bien, fit la jeune fille en se tournant vers la vieille domestique qui l'accompagnait.

Alors s'adressant au bossu :

— Excusez-moi, monsieur, continua-t-elle, de vous avoir dérangé.

Mais, en disant ces mots, elle jetait sur le malheureux un regard empreint à la fois d'étonnement et de pitié.

Elle se retirait donc après une légère révérence, quand le bossu courut au-devant d'elle.

— Excusez-moi, mademoiselle, dit-il, mais, si vous le permettez, je vais vous conduire. M. Raphaël doit être précisément chez lui en ce moment, car c'est l'heure de son dîner.

En même temps, il s'était élancé sur le palier. Il descendit le premier les marches de cet obscur escalier, se retournant

avec sollicitude comme pour surveiller le moindre faux pas de celle à qui il servait de guide.

Arrivé au troisième étage il frappa.

Ce fut Raphaël qui vint lui ouvrir la porte.

— Ah ! c'est vous ! fit-il. Entrez, j'allais monter.

— C'est moi, mais ce n'est pas moi, dit le bossu en s'effaçant pour montrer la jolie visiteuse qu'il précédait. C'est une jeune personne qui désire vous parler...

Raphaël se pencha vivement.

— Mademoiselle Berthe ! s'écria-t-il avec stupéfaction.

Aussitôt il se découvrit.

— Donnez-vous la peine d'entrer, mademoiselle, reprit-il, ma mère se fera une fête de vous recevoir.

Berthe s'inclina gracieusement et entra.

Mais en passant devant Adolphe, elle lui adressa son plus joli sourire.

— Merci, monsieur, dit elle avec un geste adorable.

Le bossu remonta précipitamment chez lui, pendant que la porte de Raphaël se refermait sur cette céleste vision.

Le cœur du malheureux orphelin battait avec force.

C'était peut-être la première fois qu'un étranger ne l'assublait pas d'un sobriquet ridicule, c'était peut-être la première fois qu'on l'appelait " monsieur. " Et de quelle bouche ravissante ce mot s'était échappé ! Aussi résonnait-il à son oreille comme une mélodie chantée par la voix la plus suave qu'il eût jamais entendue.

En arrivant chez lui, il ferma la porte à la hâte, et s'enivra pendant quelques instants du parfum délicieux que la présence de la jeune fille avait répandue dans cette chambre désolée.

— Berthe ! murmura-t-il. Elle se nomme Berthe ! Un joli nom, ma foi ! Il vous a une senteur de moyen âge.

Berthe ! répéta-t-il, après quelques instants d'un silence méditatif. Et c'est chez Raphaël qu'elle est allée...

Il laissa échapper un soupir amer.

— C'est qu'il est beau, ce Raphaël ! murmura-t-il. Est-il heureux !... Mais qu'est-ce que cette belle jeune fille va faire chez lui ? C'est la première fois qu'elle vient dans cette maison... Ils se connaissent pourtant. D'où ? De quand ? Comment ?

Pendant ce temps, la jeune fille était entrée chez madame Desarceaux.

La mère de Raphaël lui avait avancé un fauteuil, et s'était assise devant elle. D'un geste, elle avait fait signe à la vieille domestique de s'asseoir. Celle-ci avait discrètement pris place dans le coin le plus reculé de la chambre.

Sur la table du milieu, le couvert était dressé.

— Mais je vous dérange, madame, fit Berthe avec embarras.

— Pas du tout, ma chère enfant.

— Pourtant les moments de M. Raphaël sont comptés. Ne vous gênez pas pour moi, je vous en conjure !

— Rassurez-vous, mademoiselle, répondit le jeune ouvrier. Je puis vous consacrer, sans faire tort à personne, tous les instants que vous daignerez passer ici. Je jouis aujourd'hui d'une position à peu près indépendante.

— Ah ! votre position a donc changé ? fit Berthe avec un étonnement joyeux.

— Oui, mademoiselle. Nous avons le malheur de vous voir si rarement que je n'ai pas encore eu l'occasion de vous faire part de ce changement. Depuis trois mois, je suis contre-maître de l'atelier dont je faisais partie. C'est même afin de me laisser plus de liberté que mon patron a reculé l'heure à laquelle je prenais ordinairement mes repas. Il déjeune à onze heures et redescend à midi, heure à laquelle je suis libre à mon tour. De cette façon, lui ou moi, nous exerçons une surveillance continue sur les ouvriers.

— Et sans doute, vos appointements s'en ressentent ? demanda Berthe.

— Nécessairement.

Recevez-en mes sincères compliments, monsieur. Mais, puisque vous avez soulevé cette question, permettez-moi de vous dire que c'est votre faute, ou plutôt celle de madame votre mère, si nous ne nous voyons pas plus souvent.

—Oh, mademoiselle !... se défendit Raphaël avec une véritable confusion.

—Certainement, poursuivit Berthe, M. de Savenay, mon père, n'a jamais oublié quels liens de bonne amitié l'unissaient jadis à M. Desarceaux, à sa femme, à son fils. Il s'en souvient assez pour que la porte de sa maison vous reste ouverte comme par le passé, et pour qu'il vous y reçoive toujours avec le même plaisir.

—Je vous sais gré de votre extrême bienveillance, soupira Raphaël, mais dans la position où nous sommes...

—Est-ce une raison ? interrompit la jeune fille avec vivacité. La catastrophe dont votre père a été victime, et dont vous

pour que nous ne fassions pas piètre figure au milieu du peu d'amis qui nous restent.

A ces mots, elle se tourna vers la vieille domestique qui l'accompagnait.

—Nous connaissons de longue date les talents et les qualités de Marguerite, dit Raphaël avec un sourire. Pour ma part, je me souviens de certaines tartines au beurre et au miel qui me font venir encore l'eau à la bouche quand j'y pense.

—Ah ! garnement ! vous n'avez donc rien oublié ? fit la vieille. Il y a pourtant longtemps de cela ! soupira-t-elle. C'était avant que mon pauvre maître fût volé de ses quatre cent mille francs par ce misérable coquin de Mor...



Morinval dans son cabinet.

supportez si noblement le poids, vous a-t-elle enlevé du même coup votre éducation, vos manières, votre esprit ?

—Peut-être votre indulgence daigne-t-elle trouver que ma mère n'a rien perdu sous ce rapport, répondit tristement le jeune ouvrier, mais si vous sondez l'abîme que le malheur dont vous parliez a creusé entre nos deux fortunes...

—Oh ! mais, à vous entendre, on pourrait croire que nous sommes millionnaires ! répliqua Berthe en riant. Vous savez cependant bien le contraire, monsieur. Nous vivons de peu. Demandez à Marguerite, qui est là et qui nous entend, que d'économies, que de soins, que de tours de force elle accomplit

—Tais-toi, ma bonne, interrompit Berthe. Il est inutile d'évoquer des regrets inutiles, et il est surtout déplacé de le faire en présence de madame Desarceaux, qui est la propre sœur de ce... monsieur. Ainsi, plus un mot à ce sujet. Mais, pardon, ajouta-t-elle, je ne vous ai rien dit jusqu'ici du motif qui m'amène.

—C'est juste, dit la mère de Raphaël en se rapprochant. Serions-nous assez heureux pour vous êtes utiles en quelque chose ?

—Précisément, madame. Je vous disais tout à l'heure que, loin d'être millionnaires, nous vivions au contraire d'économies

et presque de privations ; je viens vous en apporter une preuve, et réclamer de vous, ou plutôt de Raphaël, un service...

—De moi ? fit le jeune ouvrier dont le visage brilla d'un éclair de joie. Parlez, mademoiselle, ajouta-t-il avec feu. Je suis à vous, tout à vous.

—Vous le savez, monsieur, continua la jeune fille, mon père, à la suite de l'événement inattendu qui le dépouilla de la plus grande partie de sa fortune, fut dans la nécessité de réduire considérablement son train de maison et de vendre une grande partie du mobilier que son père lui avait laissé. Il se résigna donc à ce sacrifice, se défit des meubles qui avaient le moins de valeur ou qui ne lui rappelaient aucun souvenir, et ne garda par devers lui que ceux dont il tenait à ne pas se séparer.

—En effet, je n'ai que trop entendu parler de ce désastre, dit Raphaël très-attentif.

—Parmi ces reliques, il s'en trouve qui remontent à une date assez éloignée, dont M. de Savenay fait grand cas, en raison même de cette ancienneté, parce qu'elles sont depuis si longtemps dans la famille, qu'il considérerait comme une profanation de les livrer au marteau du commissaire priseur.

—Et il a raison, mademoiselle, il y a des chefs-d'œuvre dans ces nébris du passé...

—Chefs-d'œuvre qui ne sont pas très-solides, fit Berthe en souriant. Et la preuve, c'est que l'un d'eux a besoin d'une importante réparation.

—Vraiment ? dit Raphaël, sans cacher le plaisir que cette nouvelle lui causait.

—Oui, monsieur. Il s'agit d'une table dont je vous ai vu admirer la forme et l'élégance ?

—Serait-ce la table en bois d'ébène incrustée d'ivoire qui supporte un cabinet semblable et qui date de la Renaissance ?

—Précisément. Par suite de je ne sais quel choc imprévu, un pied de cette table s'est cassée. Nous l'avons fait ajuster et recoller tant bien que mal par un ébéniste, mais le pied n'a pas tenu. Cependant nous ne vous aurions jamais importuné d'un semblable détail, si notre tapissier n'avait indiqué votre maison comme étant la seule—je me sers absolument de ses expressions—qui fût en état de faire proprement, cet ouvrage si délicat.

—Votre tapissier vous a dit la vérité, mademoiselle.

—Malgré cela, pourtant, mon père hésitait à s'adresser directement à vous.

—Il avait tort, protesta Raphaël avec chaleur.

—C'est ce que j'ai essayé de lui faire comprendre, répondit Berthe en rougissant légèrement. Je lui ai représenté que votre diplôme de bachelier ès-lettres ne vous empêchait pas d'être le meilleur ouvrier de la maison qu'on nous recommandait.

—Laissez-moi vous remercier, mademoiselle, de l'intérêt que vous nous témoignez... balbutia la mère de Raphaël.

—Comment ! Me remercier ? fit Berthe avec animation. De quoi, je vous prie ? En vérité, chère dame, je ne vous comprends pas ! Etes-vous ou n'êtes-vous pas toujours madame Desarceaux, la femme instruite et distinguée que j'admira dans mon enfance et que je m'efforçais de prendre pour modèle ? Votre mari n'était-il pas l'ami de mon père ? Nos deux familles n'étaient-elles pas étroitement unies ? Votre fils ne venait-il pas chez M. de Savenay comme il serait venu chez un parent ? N'y jouissiez-vous pas des mêmes privilèges ? Ne vous témoignions-nous pas la même affection ?

—Je m'en souviens, mademoiselle, et je m'en souviens avec bonheur, croyez-le ; mais tant de malheurs sont survenus depuis cette époque...

—A vous comme à nous, ma bonne dame, répartit Berthe en s'animent de plus en plus. Nous avons été un peu moins éprouvés, j'en conviens ; mais en avons-nous plus de mérite ? Au contraire, madame. Il nous restait quelques épaves, et, à vous, il ne restait rien. Pourtant vous vivez, et, je le vois, sans trop grandes privations. La noblesse avec laquelle vous avez accepté votre déchéance, la lutte que vous soutenez, les efforts

que vous faites pour vous relever, sont plus estimables cent fois que la résignation parcimonieuse avec laquelle nous avons fait face à nos revers.

—Hélas ! soupira madame Desarceaux, je ne suis malheureusement pour rien dans cette lente et laborieuse réédification de notre bien-être !

—Vous vous trompez, chère dame. Je sais bien que M. Raphaël peut en revendiquer la plus grosse part. Mon père a souvent admiré, je vous le jure ! le courage avec lequel votre fils a planté là ses livres pour prendre le ciseau du tourneur, et il a regretté de ne pas avoir eu le même courage. Je n'ignore pas que c'est à force d'un travail pénible que M. Raphaël en est arrivé à la petite position qu'il occupe aujourd'hui ; mais ne l'avez-vous pas aidé, soutenu dans cette tâche ? N'est-ce pas vous qui l'avez élevé, qui lui avez inculqué ces idées généreuses ? N'avez-vous pas pris soin de cet intérieur, si confortable qu'il me semble faire un rêve quand je viens ici, parce que je crois me retrouver dans votre ancien appartement.

—Vous vous le rappelez donc aussi ? fit tristement madame Desarceaux.

—Comment aurais-je pu l'oublier ? répondit Berthe. Mon cœur serait bien ingrat s'il n'avait pas gardé souvenance de l'accueil affable que vous m'y faisiez. Cela vous surprend, ma chère dame, parce que, comme tous les papas et toutes les mamans, vous ne voyez en moi qu'une enfant ; mais j'ai dix-huit ans, songez-y bien ! Or, il n'y a pas plus de huit ans que vous avez été atteinte par le désastre qui a englouti votre fortune. J'avais donc dix ans à cette époque ; je n'étais déjà plus une enfant.

—C'est vrai ! soupira madame Desarceaux, dont ces lointaines réminiscences déridaient le visage attristé.

—Voilà pourquoi, chère dame, je ne cesse, chaque fois que je vous vois, de vous répéter que vous avez tort de croire que mon père et moi nous rougissons de vous tendre la main. Nous vous estimons, nous vous aimons, nous vous admirons—je ne saurais trop vous le dire—vingt fois plus qu'aparavant pour l'héroïsme dont vous avez fait preuve. Vous vous êtes mis bravement à la besogne, vous avez combattu, et si vous n'avez pas encore vaincu, vous remporterez quelque jour une éclatante victoire.

Et comme Raphaël et sa mère se regardaient en échangeant un sourire incrédule :

—Oui, vous vaincrez, reprit la jeune fille avec conviction. J'ai en Dieu une trop ferme croyance pour ne pas avoir la certitude que vous recevrez la récompense de tant d'efforts.

—Puisse-t-il vous entendre, chère enfant ! dit madame Desarceaux. Ce n'est pas pour moi que je le souhaite avec tant d'ardeur ; c'est pour mon Raphaël, que je vois se débattre si loin du milieu dans lequel il était appelé à vivre, qui travaille comme un nègre, qui use ses forces pour me procurer encore un peu de ce bien-être auquel j'étais habituée, et qui s'imaginerait que je ne m'aperçois pas des privations qu'il s'impose. Ah ! sa pauvre jeunesse ! sevrée de toutes les joies, de tous les plaisirs, condamnée par moi au plus rude labeur, aux plus cruelles austérités...

Elle essuya deux grosses larmes qui perlaient à sa paupière.

—Mais tu es folle ! s'écria Raphaël en la prenant dans ses bras. Chacun prend son plaisir où il le trouve, n'est-ce pas ? Or, tu sais bien que tu es ce que j'aime le plus au monde...

—Pour le moment peut-être, mais plus tard... fit observer la pauvre mère en secouant lentement la tête.

—Ah ! plus tard... répéta machinalement le jeune ouvrier. Il se passa en lui quelque chose d'étrange. Il laissa tomber sur Berthe un regard humide, empreint à la fois de passion contenue et de découragement profond. Puis il se redressa résolument.

—Plus tard... nous verrons, dit-il.

La jeune fille comprit-elle tout ce qu'il y avait dans ce regard d'amour et d'angoisse ? Peut-être, car elle tressaillit et toussa légèrement, comme pour motiver la rougeur qui em-

pourrait sa joue rose, son col blanc jusqu'à son oreille fine et déliée.

Raphael fut le premier qui sentit le besoin de sortir de cette situation embarrassante.

—Pardon, mademoiselle, dit-il timidement, si nous vous avons rendue témoin de nos querelles de chaque jour. Reprenons, si vous le voulez bien, une conversation interrompue de part et d'autre par tant de digressions. Vous réclamiez de moi un service auquel j'aurais voulu attacher plus de prix qu'il n'en a malheureusement pour moi. Je n'ai pas besoin de vous dire que je suis tout à la disposition de M. de Savenay et à la vôtre. Ayez donc la bonté de me dire à quelle heure je pourrai me présenter sans indiscrétion.

—Demain, vers dix heures... proposa Berthe. Si par hasard mon père était absent, je serais là, ajouta-t-elle négligemment.

Enfin, après avoir fortement insisté auprès de madame Desarceaux pour que ses visites fussent moins rares à l'avenir, la jeune fille prit définitivement congé.

Bientôt le bruit de son pas léger, étouffé promptement par celui beaucoup plus pesant de Marguerite, se perdit dans l'escalier.

Raphaël courut vers la fenêtre et l'ouvrit pour la voir encore une fois.

La rue de Venise n'est pas longue. Aussi ce plaisir fut de courte durée.

Il demeurait pourtant à la même place, suivant pour ainsi dire à travers les murs la route que venait de prendre la jeune fille, lorsqu'il fut tiré de sa rêverie par la voix de sa mère.

—Eh bien ! disait-elle, que fais-tu là ? Ne veux-tu pas dîner aujourd'hui ?

Il revint lentement vers la table et prit place en face de sa mère.

—Mon Dieu ! que cette petite Berthe est devenue belle et bonne ! dit madame Desarceaux après quelques instants de silence.

Raphael ne répondit pas. Il dina à la hâte, mangea fort peu, et se leva presque immédiatement.

—Déjà, fit madame Desarceaux. Tu t'en vas !

—Oui. La visite que nous avons reçue a retardé l'heure de notre dîner. J'ai en outre promis à Adolphe de passer chez lui avant de me rendre à l'atelier ; je n'ai donc pas de temps à perdre. Ainsi, à ce soir !

À ces mots, il se dirigea vers la porte, après avoir embrassé sa mère, et s'engagea dans l'escalier.

Quelques secondes après, il pénétrait chez le bossu.

—Eh bien ! mon ami, dit-il rondement, me voici. Que me voulez-vous ?

—Je voulais vous remercier d'abord des excessives bontés que vous avez eues pour moi dans les circonstances douloureuses que je viens de traverser... fit Adolphe.

—Bien. Ensuite ? demanda Raphaël qui n'aimait pas les compliments.

—Ensuite, mon intention était de m'acquitter, envers vous, qui avez avancé pour moi, à la mairie et à l'église une somme relativement considérable.

—Vous avez donc de l'argent ? dit Raphaël avec surprise.

—Non, répondit Adolphe, je n'en ai pas encore ; mais je me suis rappelé que madame Desarceaux avait admiré une fois le vieux fauteuil que voilà, et avait manifesté le désir d'en avoir un semblable.

—C'est vrai.

—J'avais donc pensé que vous consentiriez à le prendre au prix que vous fixerez vous-même, en déduction des avances que vous avez faites.

—Je m'en garderais bien ! C'est après le lit de madame Martin, le seul meuble un peu confortable que vous ayez dans cette chambre. Je ne veux pas vous en dépouiller.

—Vous avez tort, monsieur. Ce fauteuil ne servait exclusivement qu'à ma mère, je n'en ai aucun besoin. À présent surtout que je suis seul, je ne rentrerai guère ici que pour me coucher. Ce meuble me devient donc tout à fait inutile.

—Je conçois que vous cherchiez à vous acquitter envers moi, mais rien ne presse, mon ami. Je n'en suis plus réduit à vivre au jour le jour ; j'ai des petites économies, je puis donc attendre patiemment que vous ayez repris chez M. Durand la place qu'il vous réserve dans son atelier, — car vous comptez rentrer chez lui, n'est-ce pas ?

—Assurément, répondit le bossu, mais je lui ai tant d'obligations, je suis son débiteur d'un chiffre si élevé, qu'il me faudra pas mal de temps pour le rembourser.

—C'est juste, mais d'après ce que votre mère nous en a dit, c'est un homme bon et généreux, qui ne vous tourmentera pas, qui ne prélèvera, j'en suis certain, sur votre salaire, qu'une part excessivement modique...

—Je l'espère, fit Adolphe avec embarras, mais...

—Voulez-vous que j'aille le voir ? proposa Raphaël. Je lui exposerai votre situation, je lui apprendrai ce qu'il ignore probablement, ce que vous n'avez sans doute pas osé lui avouer. Et quand il saura que vous êtes orphelin, sans autre ressource que votre travail, il fera ce que je fournis à sa place : il vous donnera quittance définitive des secours que vous avez reçus.

—Je vous remercie infiniment, monsieur... balbutia le bossu, mais ce serait une véritable indiscrétion...

—De votre part ? Allons ! pas de fausse honte, mon cher ! Je serais désolé de vous offenser en vous parlant le langage de la vérité, mais vous n'êtes pas dans la même position que tout le monde. Vous avez une santé délicate...

—Moi ? Je me porte comme le Pont-Neuf !

—Vous êtes d'une complexion malade...

—Vous voulez dire que je suis difforme et bossu, fit nettement Adolphe en haussant les épaules.

—Eh bien ! oui, mon pauvre garçon. Si vous étiez robuste et fort comme tant d'autres, je ne vous proposerais pas de me mêler de vos affaires, de m'employer en votre faveur, mais que voulez-vous ? Vous n'avez pas à rougir d'une difformité dont la nature seule est coupable. Ainsi donnez-moi donc l'adresse de M. Durand, et je vous promets que dès demain...

—Encore une fois, merci, monsieur Raphaël ; mais c'est inutile. Je saurai faire face moi-même à toutes les nécessités d'une vie si mesquine que la mienne, sans y faire intervenir la complaisance de personne.

Cette fois, Raphaël dévisagea le bossu, qui ne put supporter le regard interrogateur de son voisin.

—Ah ! prenez garde, mon cher ! dit-il d'un ton moitié sérieux, moitié plaisant. Cette obstination à cacher l'adresse de M. Durand, que vous n'avez pas voulu livrer à votre mère, que vous refusez encore de m'indiquer, pourrait faire croire à qui vous connaîtrait moins que moi...

—Quoi donc ? demanda le bossu, voyant qu'il fallait absolument payer d'audace.

—Mais, insinua Raphaël avec hésitation, que ce Durand est un personnage... imaginaire... et que...

—Allons ! achevez, insista Adolphe d'une voix sifflante. Vous vous taisez ? Faut-il compléter votre pensée ? J'aurai le courage de le faire : et que je vole le peu d'argent que je me procure, n'est-ce pas ? ajouta-t-il avec un rire forcé.

—Si je le croyais, je ne serais pas ici, mon cher.

—Eh bien ! vous vous trompez, reprit le bossu avec véhémence. Mon obstination vient de ce que je suis las de la pitié que j'inspire, de ce que je me sens assez fort pour me passer des autres, et de ce que vous êtes le dernier, après la reconnaissance infinie que je vous ai déjà, dont je voudrais lasser l'inépuisable bonté.

—Comme il vous plaira, mon ami. Je respecte tous les sentiments généreux, alors même que je ne les partage pas, dit Raphaël, dont le regard n'avait cessé de peser sur le bossu et qui crut réellement l'avoir blessé.

—Alors, revenons-en à la proposition que je vous soumettais, poursuivit Adolphe. Vous manifestiez certains scrupules d'acheter le meuble que je vous offrirais ; vous croyez qu'il s'agit de quelque vieux débris, auquel se rattachaient des souvenirs de famille, n'est-ce pas ?

—C'est la vérité.

—Eh bien ! mon cher monsieur, vous êtes dans l'erreur. Ce fauteuil a été acheté dans une vente, il y a quinze ans environ, par ma pauvre mère. Il provient, paraît-il, d'une noble maison qu'un revers de fortune avait atteinte.

—En effet, je m'étais toujours étonné de voir ce meuble en votre possession. Il sort tellement des dimensions ordinaires, il est fait avec un soin si particulier qu'on devine qu'il a été spécialement fabriqué pour une personne qui en a indiqué les proportions.

—Il est certain qu'il est d'une solidité à toute épreuve. Jamais, depuis quinze ans qu'il est ici, il n'a eu besoin de la moindre réparation. Le velours qui le recouvre est un peu fané, mais en le regarnissant de neuf.

—C'est ce que je ferai certainement, dit Raphaël, si vous consentez réellement à me le céder ; ce n'est pas comme meuble de luxe que je le prendrai, mais pour suppléer aux sièges inconfortables que ma mère a seuls pu sauver du naufrage.

—Ainsi, c'est convenu ? demanda Adolphe avec joie.

—Oui, si vous estimez que je le paye, à sa valeur en dédommagement des avances que je vous ai faites.

—Et au-delà ! s'écria le bossu ravi. Ainsi emportez-le.

Lui-même aida Raphaël à le charger, et regarda d'un œil attendri disparaître ce vieux et utile serviteur.

Quand il fut seul, il hochait soucieusement la tête.

—C'est égal, murmura-t-il. Quoi qu'il m'en coûte, il faudra que je quitte ce logement. Ce Raphaël est terrible, il devine tout... Et pourtant, si je m'en vais, je ne la verrai plus ! Qui est-elle ? Une simple cliente ? Une maîtresse ?... Je n'ai pas osé le lui demander...

#### IV

##### LE GENTILHOMME ET L'OUVRIER

Adolphe passa donc fort mal cette journée, trop longue au gré de son impatience.

Le lendemain matin, après une nuit d'insomnie, se rappelant le rendez-vous qu'il avait donné à ses camarades il glissa dans un sac une chemise, une paire de chaussettes, partit à six heures et se dirigea vers la gare de la rue Saint-Lazare, pour y prendre le premier train en destination d'Argenteuil.

A la même heure que lui, Raphaël se rendait à l'atelier. La veille, il avait instruit son patron de l'absence qu'il comptait faire et du motif qui la nécessitait. Celui-ci lui avait donné carte blanche.

Ce digne homme se nommait Carmelet. Depuis plus de vingt-cinq ans, il s'était établi dans le quartier du Marais et habitait la rue Saint-Louis. Ses ateliers, situés dans la même maison, occupaient dans une cour immense un vaste emplacement. Lui-même avait fait les frais de ce léger bâtiment et l'avait disposé à sa fantaisie.

Il jouissait d'une réputation intacte. Son habileté n'était pas moins connue que sa probité. En outre, il était le fils de ses œuvres, adroit ouvrier lui-même, ce qui lui donnait sur ses employés une indiscutable autorité.

Aujourd'hui, M. Carmelet avait dépassé la cinquantaine. Il avait atteint l'âge où le corps est moins souple, l'esprit plus paresseux, où le besoin du repos se fait généralement sentir et devient le complément tout naturel d'une carrière laborieusement employée.

Malheureusement, il n'avait pas d'enfants. Or, c'était dans sa spécialité un véritable artiste que M. Carmelet. Dix fois il aurait pu vendre son fonds, dix fois il avait refusé, parce que l'acquéreur ne lui présentait pas les garanties suffisantes.

Il mettait un certain amour-propre à ce que, même dans les mains de son successeur, l'ancienne "Maison Carmelet" ne pérît pas. Longtemps il avait cherché quelqu'un qui fût digne et capable, ou de lui succéder ou de le remplacer en cas d'absence, et d'alléger pour lui le fardeau pesant de la direction suprême.

Il n'avait pas encore trouvé ce merle blanc des ouvriers, quand son attention fut attirée par un jeune homme qui était entré chez lui dans des conditions assez peu ordinaires.

Un beau matin, M. Carmelet vit pénétrer dans son bureau un grand beau garçon de dix-huit ans environ, élégamment mis, doué de manières exquises.

—Monsieur, dit-il, je me nomme Raphaël Desarceaux, j'ai dix-huit ans et une bonne volonté que vous pourrez mettre à l'épreuve sans la lasser jamais. J'ai entendu beaucoup parler de vous. On m'a cité votre maison comme tenant la tête du commerce dont vous vous occupez ; on m'a dit aussi que vous étiez bon et généreux, que vous aviez conquis par l'unique fruit de votre travail la position que vous occupez, c'est ce qui m'a enhardi à me présenter chez vous.

—Je suis infiniment flatté, monsieur, de cette préférence, dit M. Carmelet. Avez-vous déjà quelques notions de l'art que vous désirez étudier ?

—Oui, monsieur.

—Pourtant, vous n'avez jamais fait partie d'aucun atelier ?

—C'est vrai, monsieur, je ne suis encore qu'un apprenti.

—Dans tous les cas, permettez-moi de vous le dire, monsieur, reprit M. Carmelet, vous avez là un goût étrange, et qui jure singulièrement avec l'homme que vous représentez ! Comment diable ce goût vous est-il venu ?

—De la façon la plus simple du monde, monsieur, dit Raphaël en rougissant. Tout enfant, j'ai trouvé chez mon père un tour parfaitement installé, qui n'était pour lui qu'un meuble purement accessoire, et dont il ne se servait que comme distraction. Je l'ai d'abord regardé faire, puis j'ai voulu faire comme lui. Guidé par son expérience, j'ai promptement atteint et presque dépassé mon maître. Alors, j'ai observé, j'ai étudié, j'ai lu...

—Et vous désirez vous perfectionner dans cet art difficile, acheva M. Carmelet. Eh bien ! monsieur, je n'ai pas de raisons pour refuser à un jeune homme de votre rang une faveur si minime. Il est rare qu'il ne se trouve pas chez moi un tour vacant. Venez, allez tant qu'il vous plaira dans mon atelier. Vous y trouverez, j'ose le dire, des modèles d'une ligne irréprochable, que j'ai relevés moi-même avec le plus grand soin sur les originaux qui me sont passés par les mains. Car ce n'est pas comme concurrent que vous vous présentez, n'est-ce pas ? Vous ne vous destinez pas à l'industrie, au commerce ?

—Hélas ! non, monsieur. Pas encore, du moins.

—Alors, monsieur, je me fie à votre parole. Vous êtes ici chez vous, continua M. Carmelet. Il va sans dire que je n'accepterai pour cette espèce d'apprentissage aucune rétribution. Si vous êtes satisfait de vos relations avec mes ouvriers, des conseils que vous aurez reçus, vous ferez largesse à l'atelier, selon que vous jugerez convenable...

—Mais monsieur, vous ne m'avez donc pas compris ? fit Raphaël. C'est en qualité d'ouvrier que je sollicite l'honneur d'entrer chez vous.

—Comme simple ouvrier ! s'écria le négociant décontenancé.

—Monsieur, il ne faut pas trop se fier aux apparences. Je comprends votre étonnement, et je m'aperçois que j'ai commis involontairement une grosse faute, en me présentant sous le costume dont je suis revêtu. Cependant ce n'est pas une raison pour vous d'en induire que je serais incapable de faire mon métier.

—Assurément... non... balbutia le négociant.

—Mettez de côté tout respect humain, dit Raphaël, ne voyez en moi que le plus humble des solliciteurs. Je sais bien que je ne suis pas en état de figurer dignement dans votre atelier, mais j'ai le désir, l'ambition, le besoin d'y occuper promptement une place honorable, et tout ce qu'il sera humainement possible de faire, vous le verrez, monsieur, je le ferai.

—Mon Dieu ! monsieur, fit M. Carmelet fort ébranlé, mais aussi fort gêné, je ne demande pas mieux de vous rendre service ; mais est-ce réellement pour gagner votre vie que vous désirez tant entrer chez moi ?

—Pas pour autre chose, monsieur.

—Vous espérez donc faire fortune un jour ? demanda M. Carmelet, émerveillé.

—Pourquoi non ? fit Raphaël. N'y êtes-vous pas arrivé ?

—Sans doute, mais au prix de quelle peine !

—Oh ! je suis prêt à tout, monsieur, ne craignez rien, s'il ne s'agissait que de moi, peut-être aurais-je moins de courage et aerais-je moins pressant ; mais j'ai une mère...

—Que vous êtes forcé de faire vivre aussi, sans doute ? fit l'honnête industriel, définitivement gagné par tant de résolution. Eh bien ! monsieur, je ne suis pas homme à repousser semblable demande, quand il m'est possible de le faire. Voilà qui est convenu. Vous entrerez chez moi quand bon vous semblera.

—Demain, monsieur, proposa immédiatement Raphaël.

—Demain soit ! Mais ne vous faites pas illusion ! Je ne saurais vous allouer d'avance telle ou telle paie. Je suis même matériellement obligé de la subordonner à votre savoir faire.

—C'est bien ainsi que je l'entends, monsieur.

—Puisque nous sommes d'accord sur ce point épineux, continua M. Carmelet, venez vous mettre à l'œuvre dès demain. Je serai là, je vous installerai moi-même. A la fin de la semaine, j'aurai jugé ce que vous savez faire et ce que vous pourrez gagner. Seulement, un simple conseil : ne vous présentez pas dans cette tenue. Elle est trop élégante, elle choquerait mes ouvriers.

—Oh ! soyez tranquille, monsieur. J'ai déjà mes vêtements de travail, je les endosserai.

Ils se séparèrent.

Telles furent les étranges circonstances dans lesquelles M. Carmelet engagea son nouvel ouvrier.

Le lendemain Raphaël arriva, fort simplement vêtu, et, portant sous son bras un tablier de serge soigneusement roulé. Sans plus tarder, son patron le mit à l'œuvre et le regarda travailler.

Il fut excessivement surpris de ce qu'il voyait. Sans doute Raphaël n'avait pas l'expérience que donne seule une pratique assidue, mais il avait l'habitude et le goût. Au bout d'un mois, il était au courant de la besogne dont il était chargé et gagnait quatre francs par jour.

M. Carmelet n'était pas médiocrement étonné. Il avait la conviction que le courage de ce jeune homme faiblirait devant l'aridité de sa tâche. Pas du tout. Un an ne s'était pas écoulé que Raphaël était devenu un des meilleurs ouvriers de l'atelier.

Accueilli d'abord avec défiance par ses camarades, il avait su répondre spirituellement à toutes les plaisanteries, mettre les rieurs de son côté, se prêter à ces infiniment petits services que comportent les devoirs de bonne camaraderie. En un mot, il s'élevait peu à peu, par le double effet de son activité et de sa supériorité intellectuelle.

Deux ans après, il gagnait ses six francs par jour et tenait la corde sur tous ses camarades. Ses connaissances variées, sa science du dessin, étaient pour son patron des sources précieuses. Déjà l'industriel ne dédaignait pas de le consulter. Plus d'une fois il avait reconnu la justesse des observations de Raphaël.

D'année en année, s'accrurent l'influence et l'habileté de cette précieuse recrue.

Après six ans d'un labeur opiniâtre, d'une vie exemplaire et qui ne s'était pas démentie un seul instant, M. Carmelet disait à qui voulait l'entendre qu'il possédait le meilleur ouvrier de Paris, si bon qu'il en remonterait à lui-même, Carmelet !

Ce fut alors, et après des augmentations successives de salaire, qu'il songea à se reposer sur Raphaël du soin de diriger son atelier. Mais il était trop prudent pour abandonner d'un seul coup les rênes d'une autorité si étendue. Il voulait s'assurer par une longue épreuve que sa confiance était bien placée.

Il en arriva donc insensiblement et systématiquement à laisser à Raphaël la responsabilité de certaines affaires, à lui confier la surveillance de l'atelier. Il poussa la minutie de l'épreuve jusqu'à lui soumettre des projets absurdes, qu'il se serait bien gardé de réaliser, mais qui offraient des apparences tentantes de bénéfices considérables.

Sans soupçonner qu'on le tâtait, Raphaël sortit sain et sauf de toutes ces épreuves, échappa à tous ces pièges.

Depuis plus d'un an, il était contre-maître de fait, lorsque M. Carmelet se décida enfin à lui conférer officiellement ce titre en présence de tous ses ouvriers.

Ce n'était pas le comble de la fortune pour Raphaël, mais c'était une juste, douce et fructueuse récompense de son travail, puisque son patron lui avait assuré le jour même de cette nomination un dixième dans les bénéfices.

Le lendemain du jour où il avait reçu la visite de Berthe, Raphaël se rendit à l'atelier comme à l'ordinaire. Sa mise était plus soignée quo de coutume ; les ouvriers le remarquèrent et l'en raillèrent doucement.

A ces plaisanteries il ne répondit rien, tant il avait peur de trahir sa joie.

Vers neuf heures, il donna l'ordre à un ouvrier de prendre une charette à bras et de le suivre. L'atelier crut comprendre alors pourquoi le contre-maître était si bien mis, il allait " en ville." On supposa dès lors qu'il se rendait chez quelque riche personnage.

A dix heures précises, Raphaël s'arrêtait devant le numéro 82 de la rue Sainte-Anne, montait au troisième étage et sonna à la porte de M. de Savenay...

Marguerite l'introduisit auprès de son maître.

C'était un homme de cinquante ans, dont les épais cheveux grisonnants étaient séparés par une raie bien fournie. Il portait la moustache et les longs favoris à l'Anglaise. Son visage clair, osseux, sillonné de quelques rides, indiquait une santé robuste que l'âge n'avait pas altérée. Le regard franc, mais un peu fier et dédaigneux, se posait froidement sur les personnes en face desquelles il se trouvait. Le nez, légèrement aquilin, fin et correct, retombait sur une bouche aux lèvres un peu minces, qui surmontait un menton carré, fortement accusé.

L'ensemble de ce visage, on le voit, révélait une parfaite tranquillité de cœur et d'esprit, une volonté froide et bien arrêtée, et un certain fierté bien ou mal placée : on en jugera par les événements.

La tenue de ce personnage répondait à cette physionomie calme et sérieuse ; elle était sévère, propre, exempte de toute recherche, mais non pas de toute élégance.

Il adorait sa fille, la trouvait belle, bonne, distinguée, et ne lui reprochait qu'une chose : c'était l'éducation qu'elle avait reçue.

Par suite des revers qui l'avait dépouillé de sa fortune, il avait été obligé de la mettre dans un pensionnat—pensionnat qu'il avait choisi du reste avec le plus grand soin, mais enfin hanté par les jeunes filles de la petite bourgeoisie, en raison de l'honnête modicité de ses prix.

Là, Berthe avait puisé des idées tout autres que celles dont son père l'aurait imbue, s'il avait été en son pouvoir de la diriger. Aussi reprochait-il à cette enfant d'avoir trop oublié qu'elle était fille d'une race qui, à toutes les époques, avait défendu, de son épée et de son sang les droits de la légitimité, de confondre un peu trop dans une estime uniforme les différentes classes qui composent forcément l'élément social, mais qui, selon lui, ne devaient précisément se confondre jamais.

" Pour faire une salade, disait-il, il faut de l'huile et du vinaigre, je le reconnais ; mais l'huile et le vinaigre ne se mélangeront jamais. Il en est de même de la société."

Berthe prétendait que la distinction est le fruit de l'éducation bien plus que de la naissance, et affirmait avoir rencontré des gentilshommes qui étaient de vrais goujats, et des manants qui étaient de vrais gentilshommes.

A part ce terrain glissant, sur lequel l'un et l'autre évitaient de se rencontrer, le père avait pour la fille une adoration sans bornes. Elle était son dernier et unique amour, le seul lien qui le rattachât à la vie. Pour elle, il aurait tout fait, excepté trahir ses croyances ou compromettre son nom dans une industrie quelconque.

Lorsqu'il vit entrer Raphaël, il se leva, et, sans la moindre hésitation, lui tendit la main.

—Entrez donc, mon cher, dit-il avec un sourire, je vous attendais. Berthe m'avait prévenu de votre visite.

Après un moment de silence, pendant lequel il offrit une chaise au jeune ouvrier, il poursuivit avec un peu d'embarras ;

—Figurez-vous, mon cher, que je n'aurais jamais songé à vous déranger, si ma fille et mon tapissier ne m'avaient conseillé de m'adresser à vous. Il ne s'agit que d'un pied de table à tourner, vous le savez déjà, mais il paraît qu'il n'y a au monde que la maison Carmelet pour en faire un semblable, et que la dépense dépassera de beaucoup ce que je croyais. Or, je ne suis pas riche, vous le savez mieux que personne.

—Que la question de prix ne vous préoccupe pas, mon cher monsieur, interrompit Raphaël. Rien ne presse, n'est-ce pas ? je vous demanderai donc la faveur de faire moi-même cette besogne, à mes moments perdus.

Le gentilhomme rougit légèrement.

—C'est vrai ! s'écria-t-il d'un air dégagé. Vous êtes passé maître ! La maison Carmelet, c'est vous. N'êtes-vous pas quelque chose comme associé là-dedans ?

—Associé, non. Intéressé, je ne dis pas.

—Bref, je me souviens que ma fille m'a touché deux mots à cet égard. Eh bien ! mon cher ami, je vous en félicite. Vous avez fait preuve d'un courage que beaucoup de jeunes gens à votre place n'auraient pas eu, dont j'ai manqué, moi tout le premier, quand votre coquin d'oncle m'a volé.

Raphaël fit un mouvement et fronça le sourcil.

—Oh ! pardon, reprit M. de Savenay. Je viens de manquer à toutes les convenances. Je ne puis pas oublier, en effet, que M. Desarceaux, votre père, a pris mon parti contre Morinval, que sa sœur, votre mère, l'a renié, et que, peut-être, vous-même êtes dans la situation déplorable où je vous vois pour avoir embrassé ma cause ; mais que voulez-vous ?... C'est plus fort que moi. Toutes les fois que je pense à ce miséra... à ce monsieur, je perds même le sang-froid, qui est pourtant ce que je possède au suprême degré.

—Croyez, dit Raphaël, que, de mon côté, ce souvenir est un des plus douloureux que j'aie conservés.

—Je n'en doute pas, fit le gentilhomme. Excusez-moi donc de l'avoir ravivé et revenons à notre table.

—Je vais la faire enlever, proposa Raphaël ; j'ai amené un ouvrier qui attend vos ordres.

—Merci, répondit M. de Savenay après un instant d'hésitation, mais j'ai autre chose encore à vous demander.

—Je vous écoute, dit Raphaël avec surprise.

—Vous avez, n'est-ce pas, une grande habitude de tous ces meubles là ?

—En effet, il m'en passe beaucoup par les mains.

—Et vous en connaissez les moindres secrets, les plus industrielles combinaisons ?

—Moins bien peut-être qu'un ébéniste, mais assez bien.

—Alors, en même temps que vous emporterez la table, emportez donc aussi le cabinet.

—A-t-il également besoin de quelque réparation urgente ?

—Non, mais je désirerais que vous l'étudiassez dans ses moindres recoins.

—Volontiers. Croyez-vous donc qu'il resterait quelque compartiment qui aurait échappé à vos recherches ?

—Je n'en sais rien, mais j'espère toujours...

—Quoi ? demanda Raphaël, de plus en plus étonné.

—Retrouver mon reçu.

—Quel reçu ?

—Celui de Morinval, parbleu !

—Ah ! oui, fit Raphaël avec incrédulité.

—Vous comprenez, mon cher, reprit le gentilhomme sans se déconcerter, que mon père n'a pu ni déchirer, ni brûler, ni perdre un reçu de 400,000 francs ! Donc ce reçu doit se trouver quelque part.

Raphaël sourit imperceptiblement.

—Vous ne me croyez pas, continua M. de Savenay. Qui sait ? Vous me prenez peut-être pour un monomane. Eh bien ! monomane, soit ! Savez-vous ce qui développe de jour en jour

en moi cette monomanie, ce qui fait que je cherche ce reçu avec une nouvelle ardeur ?

—Pas encore, répondit doucement le jeune ouvrier.

—C'est que je suis père, mon cher ami ; c'est que ma fille a dix-huit ans, c'est qu'elle est belle, que je songe à la marier et que je n'ai pas de dot à lui donner.

—Ah ! fit Raphaël en pâlisant.

—Oui, mon cher. Comprenez-vous à présent ? Si je retrouvais ce reçu, il me serait loisible d'attendre et de marier Berthe à son goût, tandis que, si je ne le retrouve pas, je serai forcé de la donner...

—A qui donc ? interrogea Raphaël avec un horrible serrement de cœur et d'une voix tremblante.

Le gentilhomme releva la tête et regarda fixement l'ouvrier. Son trouble ne lui avait-il pas échappé ? Il ne laissa rien paraître, mais au lieu de répondre directement à la question de Raphaël, il continua plus froidement :

—Il serait possible que mon père eût serré ce papier précieux dans un tiroir invisible de quelque meuble, peut-être de ce cabinet. Ayez donc la bonté de le bien examiner et de vous assurer que mes conjectures ne sont pas fondées, au moins en ce qui le concerne.

—Je ne manquerai pas, mon cher monsieur, dit Raphaël en se levant.

Au même instant la porte s'ouvrit, et Berthe montra sa jolie tête blonde ébouriffée.

—Le déjeuner de ces messieurs est servi, dit-elle.

Raphaël croyait avoir mal entendu. Il regardait alternativement Berthe et son père, comme pour attendre de l'un ou de l'autre la confirmation de ces paroles.

Il y eût, en effet, chez le gentilhomme, un moment d'hésitation, assez long pour que Raphaël continuât vers la porte son mouvement de retraite.

M. de Savenay sentit alors qu'il fallait se tirer le plus gaillardement possible de cette situation embarrassante.

—Eh bien ! où allez-vous donc ? demanda-t-il à Raphaël. N'avez-vous pas entendu ce que ma fille vient de vous annoncer ? Notre déjeuner est prêt.

—Je vous remercie, monsieur, et je remercie plus particulièrement mademoiselle Berthe de cette bonne pensée. Elle me rappelle qu'il fut un temps où je m'asseyais fréquemment à votre table ; mais aujourd'hui il me serait impossible de le faire avec la même liberté d'esprit.

—Pourquoi donc ? demanda Berthe, que ces tergiversations poussaient à bout.

—Parce que je ne dépens pas absolument de moi, répondit Raphaël, parce que je n'ai pas prévenu M. Carmelet et...

—Bon ! fit Berthe. Pour une fois M. Carmelet se passera bien de vous pendant une heure.

—Certainement, dit M. de Savenay qui avait pris la main de Raphaël. Nous ne changerons donc rien, quoi que vous fussiez, à ce dont nous sommes convenus.

A ces mots, il se dirigea vers l'antichambre, où se trouvait l'ouvrier que Raphaël avait amené.

—Mon ami, fit-il, vous direz à votre patron que j'ai retenu M. Desarceaux à déjeuner, malgré lui et malgré toutes les bonnes raisons qu'il m'a données pour s'en dispenser. N'y manquez pas, je vous prie.

Puis il referma la porte.

—Allons ! à table, reprit-il en frappant familièrement sur l'épaule de Raphaël.

Celui-ci avait bien envie de s'en défendre ; mais Berthe, pendant que son père donnait ses instructions à l'ouvrier, lui avait adressé un regard tellement suppliant qu'il n'eut plus le courage de résister.

Il prit place entre le gentilhomme et sa fille.

Sa vue éveilla mille souvenirs enfouis dans la mémoire un peu oublieuse de M. de Savenay.

—Ah ! soupira-t-il. Qu'il y a longtemps que nous ne nous sommes assis à la même table ! Vous rappelez-vous ? Votre père se mettait ici, votre mère se plaçait là, près de moi, tan-

dis que vous et Berthe, enfants espiègles et joueurs, vous dévoriez les friandises que Marguerite préparait pour vous...

Il étreignit dans la main son front brûlant.

—Oui, il y a longtemps, reprit-il. Il y a au moins...

—Huit ans, fit Raphaël en hochant la tête.

—Déjà ! dit le gentilhomme devenu soucieux. C'est vrai. Vous étiez presque un jeune homme quand ma fille vint au monde ; vous aviez, je crois...

—Huit ans, dit encore Raphaël.

—Vous avez donc vingt-six ans ? interrogea M. de Savenay avec un peu d'étonnement.

—Mon Dieu ! oui, monsieur.

—Est-ce possible ! Et moi qui vous ai presque vu naître ! Je vous vois toujours enfant, tel que vous étiez quand mon père renoua avec le vôtre des relations depuis longtemps interrompues, quand ce gredin de Moringal me joua le tour que vous savez... Vous ne vous rappelez pas, vous, mon cher ami, le désespoir qui s'empara de moi, lorsque je vis ma ruine consommée sans espoir.

—Je m'en souviens au contraire parfaitement, monsieur. On ne prenait pas garde à moi à cette époque, on causait impunément de tout devant moi. C'est en ma présence que mon père eut avec Morinval, son beau-frère, cette explication qu'il vous a sans doute racontée. Je vois encore le visage indigné de M. Desarceaux, le sourire froid et cynique de Morinval.

—Je dois rendre à vos parents cette justice qu'ils ont sacrifié à ma cause leurs affections, leurs liens de famille même. S'ils avaient réussi encore... s'ils avaient attendri ce cœur de roche... mais non ! Au mépris de la justice, le scélérat garda traîtreusement le dépôt confié à sa loyauté.

M. de Savenay était ému. A mesure qu'il retraçait à grands traits cette histoire du passé, il reportait sur Raphaël un regard plus doux, plus paternel.

—Il y a des instants, reprit-il, où l'on doute de ses plus fermes croyances, où l'on se demande à quoi songe la justice de Dieu. Ainsi, voilà deux hommes. L'un, votre père, la probité incarnée, le laborieux commerçant ; l'autre, Morinval, le louche agent d'affaires, la mauvaise foi personnifiée. Ils ont le même âge, ils ont devant eux l'avenir, qui doit récompenser l'homme honnête, qui doit châtier le coupable. Eh bien ! non. Le premier est ruiné par un de ces coups imprévus qui foudroyent les âmes les plus vigoureusement trempées, il meurt de désespoir, de chagrin, de honte ; le second, au contraire, voit fructifier entre ses mains le fruit de ses rapines, il près père, il se retire en paix dans une élégante villa, il vit entouré de flatteurs, au sein de l'abondance et de la quiétude. C'est étrange, n'est-ce pas ?

—C'est cruellement vrai, dit Raphaël. Que de fois cette même pensée m'est venue !

—Heureusement, continua le gentilhomme, que l'adversité vous a trouvé debout et tout armé ; sans cela, que serait devenue votre pauvre mère ? Ah ! écoutez ; je l'ai dit assez de fois à Berthe pour pouvoir le répéter devant vous, mon cher Raphaël, vous avez donné la mesure d'un admirable courage ! Quand je vous ai vu déponiller l'élégant jeune homme que vous étiez alors pour ceindre le tablier de tourneur, je vous ai envié cette force d'âme. Oui, sur l'honneur ! tout gentilhomme de vieille souche que je sois, vous m'avez fait rougir. Je sentais que la véritable grandeur, la véritable noblesse, devrais-je dire, était en vous, qui vous releviez pour la lutte, quand moi, je m'étais drapé stérilement dans mon malheur.

Raphaël baissa les yeux. Rien ne pouvait le flatter davantage cependant que cet éloge désintéressé prononcé par le père en présence de sa fille, qui l'écoutait dans un muet ravissement.

—J'avais cru d'abord, je ne vous le cache pas, que cette résolution serait au-dessus de vos forces, poursuivit M. de Savenay. Ce n'est donc pas sans une allégresse profonde que j'ai appris hier par ma fille la nouvelle position que vous avez conquis dans la maison Carmelet. Vous voilà pour jamais à l'abri du besoin.

—Je l'espère ! fit Raphaël.

—Y a-t-il indiscretion à vous demander ce que vous rapporte cette position ?

—Aucune, mon cher monsieur. Mon titre de contre-maître et mon travail personnel me rapportent dix francs par jour. Quant au dixième que M. Carmelet m'a spontanément attribué dans les bénéfices, je ne saurais rien préciser avant la fin de l'année ; mais, en calculant sur le dernier inventaire, ces bénéfices sont de trente cinq mille francs environ...

—C'est-à-dire trois mille cinq cent francs à ajouter aux trois mille six cents que vous gaguez ! s'écria le gentilhomme au comble de la surprise.

—Oui, monsieur.

—Mais alors vous voilà plus riche que moi ! fit M. de Savenay stupéfait.

—Moins le capital, fit observer Raphaël en souriant. Or, si je l'avais, ce capital, je pourrais acheter le fonds de M. Carmelet, qui ne demande qu'à le vendre, et les bénéfices seraient pour moi tout entiers.

—Est-ce que vous y songez ?

—Moi ? répondit Raphaël. J'ai à peine quinze ou dix-huit cents francs d'économie.

—Et combien faudrait-il pour acheter le fonds de votre Carmelet ?

—Cent mille francs, peut-être... plus vingt ou vingt-cinq mille francs d'avance pour solder les ouvriers, pour attendre les rentrées...

—Ainsi, avec cent vingt mille francs, vous croyez que l'on pourrait faire face à tous les besoins ?

—Et haut la main, répondit Raphaël.

—Eh bien ! je vous disais tout à l'heure que vous étiez un homme, fit brusquement M. de Savenay, je vais vous prouver que cette opinion est profondément ancrée dans mon esprit.

Raphaël et Berthe levèrent sur le gentilhomme un regard surpris.

—Je suis las, reprit M. de Savenay, de vivre chichement comme je le fais depuis plus de dix-huit ans. Jusqu'ici je m'étais contenté mesquinement de mes cinq ou six mille francs de rentes. Aujourd'hui, pour les raisons que je vous exposais avant que ma fille vint nous chercher, je voudrais accroître ce soi-disant bien-être, qui n'est en somme qu'une série de privations incessantes. Eh bien ? je finis par croire qu'avec un capital relativement inférieur, de la bonne volonté et de l'intelligence, le commerce peut, en effet, rapporter de gros dividendes.

Il est vrai qu'il faut des aptitudes toutes spéciales, qu'on ne les acquiert qu'à la suite d'une longue expérience, et que cette expérience représente par elle-même un second capital.

Or, j'ai le capital, mais je n'ai pas l'expérience ; vous, vous avez l'expérience et vous n'avez pas le capital.

Unissons ensemble ces deux forces, et partageons les bénéfices qui résulteront de ces deux forces combinées.

—Mais c'est une association que vous me proposez ! se récria Raphaël stupéfait.

—Pas autre chose, dit froidement le gentilhomme.

—Comment, mon cher monsieur, vous voulez vous mettre dans le commerce, vous !

—Un instant ! fit vivement M. de Savenay. Je veux me mettre dans le commerce, oui, mais à la condition que je n'y serai pas intéressé autrement que comme bailleur de fonds, que mon nom ne figurera aucunement dans la raison sociale, que je ne serai pas atteint dans mon honneur par une de ces catastrophes imprévues dont votre père a été si malheureusement victime.

—Je comprends, dit Raphaël, vous ne voulez aventurer que votre argent.

—Vous l'avez dit, mon cher ami. Voyez si ces conditions vous conviennent, et jugez de la confiance que j'ai en vous. Je vous laisse carte blanche pour débattre le prix d'achat, pour déterminer le mode de paiement, pour manier le fonds de réserve. Êtes-vous content ?

L'œil de Raphaël s'anima d'une lueur d'espérance, mais cette lueur s'éteignit presque aussitôt.

Le gentilhomme croyait franchement que le jeune ouvrier allait bondir de joie. Aussi fut-il très-étonné de le voir hésiter d'abord, puis se rembrunir, puis hocher gravement la tête.

—Comment ? demanda-t-il d'un ton de dignité blessée, ma proposition ne vous séduit donc pas ?

—Au contraire, mon cher monsieur, elle me séduit si fort que je me fais violence pour la repousser, alors que je l'accepterais peut-être de tout autre que vous.

—Ah ! Et pourquoi cette singulière préférence ?

—Parce que je vous connais, répondit Raphaël, parce que je sais que le capital que vous mettez à ma disposition est votre unique ressource, et que je ne voudrais pas vous le faire perdre et en dépouiller votre fille.

—Comment ! balbutia M. de Savenay qui ne comprenait plus.

—Oui, mon cher monsieur, fit gravement Raphaël, j'ai des pressentiments effrayants. Sur quoi reposent précisément ces appréhensions ? Je serais fort en peine de le dire, mais il me semble que cette année de grâce 1870 sera témoin de choses néfastes.

—Allons donc ! s'écria le gentilhomme en haussant les épaules.

—Oh ! je n'ignore pas que je vais passer à vos yeux pour un trembleur ; mais, mon cher monsieur, je vis dans une sphère que vous ne connaissez pas, je suis en contact quotidien avec des ouvriers, je les entends causer, je les vois agir, et je suis épouvanté de ce que j'entends, de ce que je vois.

Cela vous paraît singulier, mon cher monsieur, que je vous entretienne de choses semblables au sein du calme le plus grand, du règne le plus prospère en apparence. Je conviens, en effet, que c'est un langage bizarre, mais vous savez bien à quoi tiennent les destinées humaines.

Vous avez des rentes, monsieur de Savenay, gardez vos rentes. Elles sont restreintes, tant mieux pour vous ! Vous avez plus de chance d'être respecté par l'ouragan. Si, lorsque ce vent de tempête aura soufflé, nous sommes encore debout, si vous me témoignez la même confiance, nous reprendrons cette conversation où nous l'avons laissée, à moins que, séduit par d'autres industriels, plus confiants que moi dans l'avenir, vous n'ayez disposé déjà de ce qui constitue aujourd'hui le patrimoine de votre enfant.

Raphaël se tut et jeta un regard sur le gentilhomme.

M. de Savenay était abasourdi. Pour que le jeune ouvrier eût refusé les offres avantageuses qui venaient de lui être faites, il fallait, en effet, que sa conviction fût bien profonde. Sans doute Raphaël exagérait ses terreurs, mais il y avait nécessairement du vrai dans ce qu'il avait dit. Aussi le gentilhomme était-il ébranlé.

—Eh bien ! soit ! fit-il. Nous en reparlerons...

V

#### MORINVAL PÈRE ET FILS, AVOCATS, HOMMES D'AFFAIRES

M. de Savenay était encore un de ces nobles du temps jadis, auquel les révolutions n'ont pas appris grand-chose.

Malgré les symptômes flagrants de décadence qui, depuis plus de cinquante ans, menacent la légitimité, le gentilhomme conservait pourtant intact le culte que lui avaient légué son père et, avant son père, une longue série d'illustres aïeux. Vers le commencement de l'année 1830, presque entièrement ruiné déjà par la première révolution, son père crut remarquer autour de la royauté légitime une agitation alarmante.

Instruit par l'expérience des siens, redoutant une révolution nouvelle, semblable à celle qui avait englouti la fortune de ses ancêtres, il songea à réaliser tout ce qu'il possédait.

Son père et lui avaient confié à un homme d'affaires la gestion de leur petit avoir. Cet homme d'affaires se nommait Morinval. Il était avocat, assez bien posé, très-connu des grandes familles du faubourg Saint-Germain pour le compte des-

quelles il administrait, affirmait, consentait les baux, touchait les revenus, etc. Ce fut lui qui fut chargé par Henri de Savenay de vendre l'unique terre qui eût survécu au naufrage de leur antique opulence, et la maison que René de Savenay, son père, avait achetée à Paris en revenant de l'émigration.

Ces ventes étaient effectuées ; le prix venait d'en être versé dans les mains de Morinval, quand éclata la révolution de 1830.

En voyant entrer chez lui le baron Henri de Savenay, Morinval ouvrit sa caisse ; mais le gentilhomme l'arrêta d'un geste.

—Tout ce que je vous demande, ajouta le baron, c'est de me faire un reçu semblable à celui-ci.

A ces mots, il tendit à l'homme d'affaires un papier, sur lequel était griffonné le brouillon dont celui-ci prit lecture à haute voix. Il était ainsi conçu :

“Je soussigné, Charles-Amédée Morinval, avocat, reconnais avoir reçu à titre de dépôt, du baron Henri de Savenay, la somme de quatre cent mille francs, dont le placement est confié à mon expérience. Je m'engage à restituer cette somme dans le courant de l'année qui suivra la première réclamation, soit à lui-même, soit à ses héritiers, sans que de ma part il puisse être argué d'aucun délai de prescription, pour le cas où des circonstances imprévues empêcheraient ces réclamations de se produire en temps utile.”

Morinval avait fait cette lecture lentement, en pesant l'un après l'autre chacun des engagements qui lui étaient imposés, comme un homme qui veut bien se pénétrer des obligations qu'il contracte.

Sans doute ce reçu lui parut fort bien conçu, car, sans la moindre observation, il prit une feuille de papier timbré, saisit sa plume, et copia avec une scrupuleuse exactitude le brouillon qui lui était soumis. Enfin, après avoir collationné, il data, signa, et remit au baron cet écrit non moins clair qu'explicite.

Contre son habitude en matières d'affaires, le gentilhomme le relut d'un bout à l'autre avec la même religieuse attention que l'avocat y avait apportée, et le glissa dans son portefeuille.

Cela fait, il salua, sortit et se rendit en Vendée. Il n'entre pas dans le cadre de ce récit de le suivre dans toutes les phases de cette inutile expédition. En 1831, il était installé en Suisse, à Vevey, où il avait rejoint sa femme, son fils et trois ou quatre émigrés qui, comme lui, avaient fui la France, pour ne pas assister au triomphe de la branche cadette.

Il écrivit à Morinval. Celui-ci fit mieux que répondre ; il vint rendre visite à son client, lui mit sous les yeux les titres qui représentaient le capital employé. Ces quatre cent mille francs avaient été placés par lui à des conditions si avantageuses, le baron fut si satisfait de l'intelligence de l'avocat, qu'il ne voulut rien changer à ce qui avait été fait. Il continua donc sa confiance à Morinval, qu'il chargea d'administrer comme par le passé, et qui lui fit toujours très-régulièrement parvenir les arrérages et les revenus.

Quant au baron, il ne voulut pas rentrer en France, attendit des temps meilleurs, et se montra à Froshdorff, dont il était peu éloigné, avec la régularité d'un courtisan de l'ancien régime.

Il atteignit ainsi l'année 1848. Sa joie fut immense en voyant tomber la branche usurpatrice des droits de son aïné. Il n'avait pas prévu la République.

Aussi, effrayé par ce mot de République, qui avait dévoré une première fois tout l'avoir de sa famille, il s'aventura à venir jusqu'à Paris, pour réaliser les quatre cent mille francs qu'il y avait laissés.

Quand il s'informa de Morinval, il apprit que son ancien homme d'affaires était archi-millionnaire, qu'il habitait dans le quartier Beaujon un hôtel à lui, qu'il avait chevaux, voitures, domestiques, qu'enfin il menait un train d'ambassadeur.

Cela n'imposa pas au baron, qui se rendit chez Morinval. Il ne trouva point chez l'avocat enrichi l'accueil plein de déférence qu'il recevait autrefois. Morinval fut poli. Il pria le baron de vouloir bien s'adresser à son fils, qui était avocat

comme lui, à qui il avait cédé son cabinet et sa clientèle, et qui était tout disposé, disait-il, à remplir les engagements que son père avait pris.

Cela suffisait à M. de Savenay. Il se présenta chez Morinval fils, en qui il rencontra un homme obséquieux, tout farci de protestations serviles.

Le gentilhomme réclama durement et simplement ses quatre cent mille francs ; mais le fils avait été endoctriné par le père, dans l'intervalle. Après avoir déclaré d'abord que les Morinval n'avaient qu'une parole, il ouvrit son cartonnier à la lettre S et en tira un dossier, qu'il feuilleta jusqu'à ce qu'il eût mis la main sur un morceau de papier blanc, jauni par le temps, et insignifiant en apparence.

—Voici, dit-il alors, le brouillon du reçu que vous avez rédigé vous-même il y a vingt ans. Ayez l'extrême bonté d'en prendre connaissance.

Et il s'inclina avec une politesse légèrement ironique.

Le baron se rappelait parfaitement la teneur du reçu qu'il avait préparé. D'ailleurs il avait en poche celui que Morinval père avait copié sur le modèle.

Il ne daigna donc pas jeter les yeux sur la feuille de papier que lui tendait l'homme d'affaires.

—Eh bien ! fit-il en se croisant les bras.

—Puisque monsieur le baron a si bonne mémoire, il y a une clause du reçu qu'il ne peut pas avoir oubliée, dit Morinval.

—Laquelle, je vous prie ?

—C'est celle dans laquelle il est dit que cette somme de quatre cent mille francs vous sera restituée dans le courant de l'année qui suivra la première réclamation.

—En effet, je me souviens.

—A la bonne heure ! Alors, monsieur le baron a certainement voulu prévoir, par cette clause, le cas où mon père n'aurait pas quatre cent mille francs à lui verser du jour au lendemain. Or, c'est précisément ce qui arriva. Nous n'avons pas, nous n'avons jamais, et il est rare même que personne ait pareille somme en caisse.

—Mais vous en avez les titres en valeurs mobilières, fit observer le baron. Votre père me les a montrés jadis.

—Sans doute, monsieur, mais si nous vendons ces valeurs pour vous rembourser, nous perdrons près de moitié sur le chiffre de l'obligation, et vous ne voulez pas nous ruiner.

—Eh ! je ne vous demande pas de vendre, répliqua le gentilhomme, que la colère commençait à gagner. Remettez-moi ces titres avec leurs bordereaux d'achat, et je vous les reprends au prix que vous les avez payés. C'est donc moi qui perdrai la différence entre le prix d'acquisition et celui qui est coté à la Bourse.

—Je vous comprends, dit Morinval en se redressant fièrement ; mais une semblable opération serait en contradiction choquante avec notre manière d'agir habituelle. Nous vous devons quatre cent mille francs, monsieur, nous vous rendrons quatre cent mille francs.

—Malgré moi ? C'est trop fort ! s'écria le baron à bout de patience.

—Malgré vous, s'il le faut, oui, monsieur, répondit l'homme d'affaires sans se déconcerter. Il me semble, continua-t-il d'un air pincé, que vous devriez nous savoir gré de notre délicatesse.

—Je ne vous ai aucun gré de quoi que ce soit, dit le gentilhomme qui se contenait à grand-peine. Je vous ai confié ma fortune ; vous l'avez administrée, c'est vrai, mais vous avez prélevé, tous les semestres, sur mes revenus, les honoraires qui vous étaient dûs. Par conséquent, je ne vous ai pas d'obligation. Rendez-moi mes titres et que tout soit dit.

—Puisque monsieur le baron le prend sur ce ton-là, fit doucement Morinval, je me sens plus à l'aise pour lui répondre. C'est aujourd'hui le 30 avril 1851, je ne rendrai les quatre cent mille francs que le 29 avril 1852. J'ai un an de répit pour faire cette restitution, je le réclame.

Le baron se leva, pâle de courroux, jeta sur Morinval un regard menaçant, et s'éloigna sans prononcer un mot.

Il revint à Vevey, bien décidé à y passer l'année qui allait s'écouler avant l'époque du remboursement de sa créance.

Son fils Hector était marié depuis deux ans à une jeune fille de noblesse française, émigrée comme lui, fort jolie, très distinguée, admirablement élevée, mais qui ne lui avait guère apporté plus de quarante mille francs de dot.

Le baron raconta à son fils comment Morinval avait accueilli ses réclamations et le mit au courant de ce qu'il avait fait.

Il était évident pour lui que l'homme d'affaires n'avait plus en portefeuille les titres qu'on lui demandait. Sans doute, pressentant la Révolution, il les avait convertis en espèces, et, avec cet argent, trafiquait à la Bourse.

—Décidément, conclut le gentilhomme, ce Morinval est un plat coquin. Je me tiendrai sur mes gardes.

Il ne se trompait pas dans ses conjectures.

Alfred Morinval, fils et successeur de Charles-Amédée Morinval, avait eu une jeunesse passablement accidentée.

Quant à M. de Savenay, l'insuccès de son voyage à Paris l'avait profondément attristé. Eprouvé déjà par vingt et un ans d'exil, il tomba dans une mélancolie noire, à laquelle les soins de son fils Hector et les attentions de sa bru ne purent l'arracher.

Il restait presque toujours étendu dans un fauteuil, qu'il avait commandé, dont il avait donné lui-même les dimensions, et qu'il faisait rouler le plus souvent devant la fenêtre ouverte.

Enfin, un beau soir, en sortant de table, il chancela comme un homme ivre. C'était une congestion cérébrale qui se déclarait.

La paralysie envahit instantanément le corps et lui enleva la parole.

Le lendemain, en dépit de saignées abondantes et de sinapismes violents, il expira sans avoir repris connaissance.

Son fils Hector héritait donc, naturellement, du titre et de la fortune du baron de Savenay. Aussi s'occupait-il très-activement de recueillir tous les papiers de son père.

Il y trouva un titre de rente française, représentant un revenu de quatre mille cinq cents francs, des lettres, des notes, une lettre autographe du comte de Chambord ; mais il ne trouva point le reçu signé par Morinval !

Le nouveau baron de Savenay fouilla les tiroirs de tous les meubles, interrogea toutes les cloisons, se livra pendant un mois dans la chambre paternelle aux plus actives et aux plus patientes recherches... Il ne découvrit rien.

Pourtant le moment de la restitution approchait. La sommation adressée par huissier à Morinval, sommation dont le baron retrouva l'original, portait la date du 29 avril comme un dernier délai. Or, le défunt avait rendu l'âme le 17 mars ; quinze jours de minutieuses investigations n'avaient amené aucun résultat, le mois d'avril était commencé, il fallait bien prendre un parti.

Le baron fit soigneusement emballer tout son mobilier, arriva à Paris et loua un appartement.

—A Paris, pensait-il, je trouverai bien un ébéniste qui mettra la main sur cet impénétrable cachette.

Les recherches recommencèrent donc avec plus de soin, s'il est possible, qu'on ne l'avait fait jusqu'alors. On pourrait dire de chaque meuble qu'il fut disséqué par le plus habile ouvrier de la capitale.

Hélas ! tant d'argent, de peines, de journées furent dépensés en pure perte. Le 29 avril, à midi, le baron n'avait pas trouvé ce qu'il cherchait.

Il se rendit rue des Moulins, chez Morinval.

—Monsieur, fit le gentilhomme avec embarras, je viens...

—Vous venez chercher vos quatre cent mille francs, monsieur, interrompit Morinval ; j'attendais votre visite. Vos titres sont là, je vais vous les remettre, et non pas au cours où mon père vous les a achetés jadis, mais au cours de la Bourse d'hier. J'ai fait votre compte ; c'est soixante mille francs que vous y gagnerez.

A ces mots, il se dirigea vers sa caisse, l'ouvrit et y prit une liasse de papiers qu'il avait préparés d'avance.

—Voici vos titres, monsieur, dit-il, en les plaçant sur son bureau.

Et il tendit la main vers le gentilhomme.

—C'est bien, fit le baron, je vais vous en donner un reçu.

—Oh ! c'est inutile, répondit l'avocat. Il suffit que vous me rendiez celui que mon père vous a signé.

Et comme M. de Savenay courbait la tête, ne faisait aucun mouvement pour atteindre son portefeuille, l'homme d'affaires posa la main sur les papiers qu'il venait de déposer devant lui.

—N'avez-vous point ce reçu ? demanda-t-il avec défiance.

—Mon Dieu ! monsieur, je vais vous dire la vérité, balbutia M. de Savenay. Il n'y a pas longtemps que mon père est mort, vous le savez, et, dans les complications de toute espèce que son décès a amenées, ce reçu s'est égaré.

L'homme d'affaires se redressa avec un imperceptible clignement des paupières, et recula sa liasse de titres hors de la portée du gentilhomme.

—Pardou, dit-il. Vous prétendez que je vous dois quatre cent mille francs ; je ne dis pas le contraire, seulement prouvez-le moi, rendez-moi mon reçu.

—Ce n'est qu'un retard momentané qui m'en empêche, monsieur, répliqua le gentilhomme. Dès que j'aurai retrouvé ce reçu, et cela ne tardera pas, je l'échangerai contre celui que je vais vous signer provisoirement...

—Non pas, s'exclama Morinval avec vivacité. Puisque vous êtes sûr de ne pas l'avoir égaré, ce n'est qu'une question de temps. Il est bien plus simple d'attendre quelques jours.

A ces mots, il se leva, saisit la liasse et l'enferma dans sa caisse.

—De sorte, fit nettement le gentilhomme, que si j'ai définitivement perdu ce reçu, vous ne me payerez pas ?

—Je ne dis pas cela, répondit l'avocat. Seulement en affaires tout doit être irréprochablement régulier. S'il s'agissait d'un autre que vous, monsieur le baron, je serais en droit de lui dire ceci : Qui me prouve que mon père ne vous a pas remboursé ?

—Plait-il ? fit de M. de Savenay avec hauteur. Me supposez-vous capable...

—A Dieu ne plaise ! interrompit Morinval, en protestant contre cette pensée coupable avec un geste éloquent ; mais enfin je suis dans mon droit. Apportez-moi mon reçu et tout sera dit, je ne sors pas de là.

Le baron comprit cette fois qu'il était en face d'un fieffé coquin. Il n'avait rien à répliquer. Il se leva, s'inclina à peine et sortit.

Décidément, cette fortune était à jamais perdue pour lui. Comment, en effet, retrouver cet insaisissable papier, qui, depuis plus de deux mois, s'était soustrait aux plus minutieuses investigations ?

Il accepta douloureusement, mais courageusement sa ruine, quitta l'appartement qu'il occupait, vendit, à son grand regret, la moitié des meubles qu'il avait apportés. Parmi ceux-là figurait le vaste fauteuil que son père affectionnait, mais ce fauteuil était si grand qu'il n'était pas possible de le garder.

M. de Savenay installa donc sa femme dans un modeste logement de la rue Sainte Anne.

La baronne était dans un état de grossesse très-avancé. Quinze jours après, c'est-à-dire vers la fin de mai 1852, elle mit au monde une fille jolie, fraîche, blonde, à qui l'on donna le nom de Berthe.

Quant à la pauvre mère, fatiguée de tant de déplacements successifs, sensiblement affectée de la perte matérielle que son mari venait de faire, elle ne se releva point du lit sur lequel elle s'était couchée. Après deux mois de souffrances atroces, elle fut emportée par une péritonite aiguë.

C'était une nouvelle épreuve pour le baron. Après sa fortune, sa femme. Il ne lui aurait plus manqué que de perdre son enfant. Fort heureusement, le ciel lui épargna cette douleur. Mais il ne sortit pas sain et sauf des malheurs multipliés dont

le sort l'accablait. Ses cheveux et sa barbe grisonnèrent, le moral s'affecta, le découragement s'empara de lui.—Un homme à la mer !...

Dans le principe, il ne s'occupa de sa fille que par devoir. Mais, à mesure que l'enfant grandit en grâces, en beauté, en esprit, il se prit à l'aimer de toute la force des affections qui lui manquaient. Tout ce qu'il pouvait distraire des besoins de la maison, c'était à sa fille qu'il s'appliquait.

Il fut généreusement secondé dans cette tâche par Marguerite, une Suissesse que le feu baron avait autrefois prise à son service et qui resta inébranlablement fidèle à la mauvaise fortune de son maître.

L'éducation de Berthe fut une des plus lourdes charges que le baron eut à subir ; mais il ne lésina pas. Sans vouloir faire de sa fille un prodige, il ne pouvait pas permettre qu'elle déchût de son rang et qu'elle ne portât pas bien haut jusqu'au bout le nom de Savenay qui s'éteignait avec elle.

Avec les quatre mille cinq cent francs de rente qu'il avait trouvés dans le secrétoire de son père, et les quarante mille francs de dot que lui avait apportés sa femme, c'est-à-dire avec six mille francs de revenu, il sut pendant dix-huit ans suffire à tous les besoins, et non-seulement faire vivre trois personnes, payer un loyer onéreux, élever Berthe, mais encore la conduire dans le monde et y tenir dignement sa place.

C'était un tour de force assurément. Peut-être lui aurait-il été impossible de l'exécuter si la fidèle Marguerite ne l'avait pas secondé.

L'éducation de la jeune fille, toute bourgeoise que la trouvât le baron, avait eu cela de bon qu'elle l'avait préparée sans effort à la vie qu'elle devait mener, une fois sortie de son pensionnat. Grâce à son habileté, jamais note de conturière, de modiste ou de lingère ne fit sa brèche formidable dans la caisse aride du gentilhomme. Marguerite et Berthe suffisaient à tout, se multipliaient.

Seulement le baron sentait chaque jour plus atrocement combien ses ressources étaient insuffisantes. Et il rêvait au moyen de les augmenter. En outre, Berthe venait d'avoir dix-huit ans, elle était jeune et jolie, elle pouvait plaire, être aimée, aimer... Cette seule pensée faisait dresser les cheveux du malheureux père.

C'est, poursuivi par ce cauchemar, c'est dans l'espoir de constituer une dot à sa fille, que, surmontant ses antipathies pour le négoce, il avait offert à Raphaël de le commanditer.

Le baron de Savenay tourneur en bois !

C'estes, il lui avait fallu un grand courage pour en venir là, et Raphaël était assurément le seul homme à qui il aurait osé faire de telles ouvertures.

Quels liens les unissaient l'un à l'autre ? Quelles circonstances avaient rapproché ces deux antipodes de la société : le gentilhomme et l'ouvrier ?

C'est ce qu'il reste à expliquer, avant d'entrer dans l'action de ce drame émouvant.

FIN.

LA SECONDE PARTIE A POUR TITRE :

**A LA RECHERCHE DE SON PERE !**

**MEUBLES !**

SETS DE SALON, SETS DE CHAMBRE

BIJOUX MONTRES en OR et en ARGENT

LAMPES, CADEAUX DE NOCES, &c, &c.

— CHEZ —

**FOUCHER FILS & CIE**

798, RUE STE-CATHERINE

**A partir du 12 Avril prochain, \$600 de primes par an.**

# AU BON MARCHÉ

## MAISON ALPHONSE VALIQUETTE

Nous sommes rendus au temps de l'année où les gens ont besoin de marchandises, et nous préférons faire à présent nos ventes à bon marché, afin que tout le monde puisse en profiter. Nous offrons en vente, toute la semaine prochaine, une quantité spéciale de marchandises remarquablement à bon marché, à la satisfaction de tous et défiant toute compétition.

- Un assortiment de Toile choisi, 5 cts.
- " de Chemises de couleur, 25 cts.
- 42 pièces de Pluche de solo, à 25 cts.
- Gants de kid, à choisir, 23 cts.
- Accoutrements en casimir, extra, 25 cts.
- 600 pièces de Ruban données à 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10c et au delà.

### VOLANTS EN DENTELLE

Importation spéciale de quatre boîtes de ces marchandises, que l'on vend au comptant pour un grand escompte, et avec une grande réduction sur les prix du printemps, et nos premiers prix.

Habilllements à moitié prix et moins encore, de 5, 7, 10 et 12 cts, beaucoup pure laine.

Etoffes à Robes noires, 15, 20, 25c, vendues ailleurs 25, 30 et 40c. Cachemires pour tous les goûts, de 20c en montant.

### La Semaine prochaine—Spécialité dans les Soies

50c au lieu de 90c. 73c au lieu de \$1.00. 95 au lieu de \$1.25.

### DEMANDEZ A LES VOIR.

Flanelles de toutes sortes et de toutes couleurs, comme on en a jamais vu à Montréal.

Enfin nous offrons tout ce qui peut être avantageux au public, surtout pour nos importations du printemps, et nous défions toute compétition pour la beauté, la bonté et le stylish de nos articles, surtout il faut remarquer le bas prix de nos marchandises.

## ALPHONSE VALIQUETTE

1869—Rue Notre-Dame, Ouest—1871

MONTREAL

## EDWARD STUART

1854—RUE NOTRE-DAME Ouest—1854

MONTREAL

La réputation de la MAISON STUART est établie depuis longtemps. Dans toutes les Expositions elle a obtenu les Premiers Prix pour ses

CAPOTS, MANTEAUX, CASQUES, MANCHONS, TUQUES, etc., EN FOURRURES.

Il n'est donc pas étonnant que sa clientèle augmente de jour en jour. Les personnes qui désirent avoir des

*Articles en Fourrures de Premier Choix,*

et à des prix qui conviennent à toutes les bourses devraient visiter la MAISON STUART avant d'aller ailleurs.

## Loterie Nationale de Colonisation !

TIRAGE DU 21 MARS 1888

3204 LOTS VALANT \$60,000.00

COUT DU BILLET :

Première Série, \$1.00. — Deuxième Série, 25 cts.

DEMANDEZ LE CATALOGUE DES PRIX

Le Secrétaire,

S. E. LEFEBVRE, - - - 19, rue St-Jacques, Montréal

## ETRENNES !

### Calendriers à Effeuille "Ephémérides" POUR 1888

Avec indications des faits remarquables ou des pensées pieuses.

Articles des mieux finis avec cartons gelatinés et représentation de personnages comme ci-dessous.

#### Avec Indications Historiques

PAUL ET VIRGINIE	prix franco,	50 cents
COPERNIC ENSEIGNANT L'ASTRONOMIE		50 "
LA COLPORTEUSE D'ŒUFS		50 "
LE SPORT		50 "
LA MARINE		45 "
LES BEAUX ARTS		40 "
TORRÉADOR		40 "
LES CHARMEURS D'OISEAU		30 "
CUPIDON		25 "
ENLUMINÉ		25 "

#### Avec Pensées Pieuses ou Vies de Saints

SACRÉ CŒUR DE JÉSUS ou de MARIE		50 "
" " plus petit		40 "
ENFANTS DE MARIE		30 "

Aussi—Le Grand ALMANACH des Familles Chrétiennes, pour l'année 1888 illustré d'un magnifique chromo de N. D. de Lourdes et d'un grand nombre d'illustrations. Prix 15 cts.

## GRANGER FRERES

LIBRAIRES-PAPETIERS

No. 1699, Rue Notre-Dame, MONTREAL.

Prière de correspondre.

# OCCASION !!

## LES DERNIERS VOLUMES

Nous offrons en vente les derniers volumes qui nous restent en mains et qui ne peuvent plus être trouvés en librairie.

- AMOUR ET CRIME, 1er vol., 15c.
- LA HAINE, 2e vol. - - 15c.
- LES ORPHELINES - - 15c.
- L'IDIOTE, \$1.00 réduit à - 35c.
- LE CHOLERA - - - 5c.
- LE TRAITÉ DU CHEVAL - 5c.
- TROIS ANS EN CANADA - 25c.

Profitez de l'occasion, les derniers volumes s'élèvent rapidement. S'adresser à

## POIRIER, BESSETTE & C<sup>IE</sup>

1540 Rue Notre-Dame, Montréal

Envoyés franco dans tous les bureaux de poste.

## HORACE PEPIN, L.D.S. CHIRURGIEN-DENTISTE

1639—RUE NOTRE-DAME—1639

30 porte Est de la Côte St-Lambert

MONTREAL

Vous aurez une chance de gagner une prime à partir du 12 Avril 1888.

# PRIMES ! PRIMES !!

La BIBLIOTHÈQUE A CINQ CENTS désireuse de reconnaître l'encouragement que lui ont donné ses lecteurs, est décidée à les faire participer à ses bénéfices, comme suit :

A partir du 12 Avril, nous offrirons des primes qui seront distribuées par voie de tirage au sort dans le mois d'Octobre.

**\$300 de Primes. — Prime principale, \$200.**

**POIRIER, BESSETTE & Cie**

1510, RUE NOTRE-DAME.

Propriétaires de la BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS

## LA BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS

EST PUBLIÉE AUX PRIX SUIVANTS :

**UN AN, \$2.50. 6 MOIS, \$1.25. Le Numero, 5 CENTINS**

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

POIRIER, BESSETTE & Cie, Editeurs-Propriétaires.—Boîte B.P. 138

### NUMEROS PARUS :

La Femme au doigt coupé  
Les Trois Chercheurs de pistes  
La Perle Noire  
Tolla  
L'Abîme  
Le Banquier des Pirates, 1re série  
L'Archipel en feu, 2e série  
Tancrede de Rohan  
Nora  
Le Petit Vieux des Batignoies  
L'Epave du Cynthia, 1re série  
Le Secret de Patrick O'Donoghue, 2e série  
La Rose Blanche, 1re série  
Le Dernier des Enfants d'Edouard, 2e sér.  
L'Incendiaire  
Un Duel au Désert  
Le Pêcheur de Perles, 1re série  
Les Frères de la Côte, 2e série  
Les Volours de Chevaux, 1re série  
La Chasse aux Brigands, 2e série  
Le Peau Rouge, 3e série  
Le Crime de Pierrestite, 1re série  
La Révélation, 2e série  
Colomba, 1re série  
La Vengeance Corse, 2e série  
Le Fou Yégoï, 1re série  
L'Invasion, 2e série

Le combat de Falkenstein, 3e série  
Les Chevaliers de l'As de Pique, 1re sér.  
La Fille de Margared, 2e série  
L'Héritage Fatal, 1re série  
Le Jettatore, 2e série  
Le Diamant Caché, 1re série  
Camille, 2e série  
Le Testament du Commandeur, 3e série  
Une Famille Corse  
La mort de Pierre Duvernay, 1re série  
La Folle, 2e série  
Le Sacrifice de Germaine, 3e série  
La Vengeance, 4e série  
La Justice de Dieu, 5e série  
L'Honnête Criminel  
Le Bureau de Poste de St-Martin-les  
Monts, 1re série  
Bon sang ne peut mentir, 2e série  
Valérie, 3e série  
Une Evasion à la Guyane, 1re série  
Les Millions du Nabab, 2e série  
L'Arme Révélatrice, 3e série  
Le Comte d'Olligny, 4e série  
Le Parricide, 5e série  
Vingt ans à la Bastille  
Nélda  
Ginevra

La Chasse à l'Héritage, 1re série  
Le Bal Masqué, 2e série  
Les Deux Sœurs, 3e série  
Le Revenant, 1re série  
Tom Sandons, 2e série  
L'Œil de Vichnou, 3e sér'e  
L'homme à l'oreille cassée, 1re série  
Le colonel Fougas, 2e série  
Veu de Haine,  
1re série, Le Chat du rd  
2e série, La "Brule-Gale"  
3e série, Philopen le Poupican  
4e série, Chouans et Républicains  
5e série, A coups de fusil  
6e série, L'Enlèvement de Jeanne  
7e série, Kernos  
8e série, A la Baïonnette  
9e série, Le secret de Philopou  
10e série, Crochetout  
Le dernier des Trémolin  
Le mangeur de Poudre  
L'assassinat de Versailles  
Le crime de la rue Saint-Laurent  
1re partie, Le Meurtre  
2e partie, La chasse à l'homme  
3e partie, L'Expiation